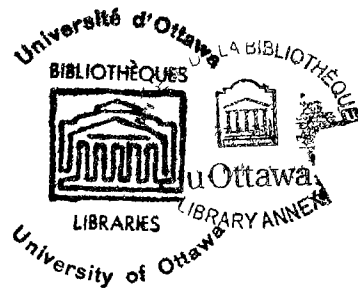


L'EDUCATION DES FILLES D'APRES FENELON

par Soeur Saint-Paul, s.g.c.

Thèse présentée à la faculté des arts
de l'Université d'Ottawa, en vue de
l'obtention de la maîtrise ès arts.



Ottawa, Canada, 1949.

UMI Number: EC56133

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.



UMI Microform EC56133
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

RECONNAISSANCE

Cette thèse a été préparée sous la direction
du Dr Lucien Brault.

TABLE DES MATIERES

Chapitre	page
INTRODUCTION	1
I.- AVANT FENELON.	I
II.- LE TRAITE DE L'EDUCATION DES FILLES.	19
III.- THEORIE:	
PRINCIPES ET METHODES D'INSTRUCTION.	30
IV.- THEORIE:	
PRINCIPES ET METHODES D'EDUCATION.	56
V.- PRATIQUE:	
APPLICATION A L'ECOLE DE SAINT-CYR	76
BIBLIOGRAPHIE.	89

INTRODUCTION

Notre siècle qui laisse circuler librement la femme dans les corridors - voire les coulisses - des parlements, qui réclame son concours dans toutes les sphères d'expériences sociales et techniques, qui lui offre des chaires universitaires et qui l'associe au sort des armées, notre siècle ultra féministe a peine à concevoir que seules de longues et patientes conquêtes ont pu réussir une telle émancipation.

Il peut difficilement croire qu'il fut des époques où l'on niait à la femme les prérogatives de l'intelligence et partant le droit à l'instruction même la plus élémentaire.

Aussi nous sera-t-il intéressant d'explorer au cours des âges reculés les différentes conditions que les civilisations anciennes ont réservées à la femme et de découvrir quelle a été leur attitude générale à l'égard de la modeste gardienne du foyer.

Avant le christianisme, la femme n'a jamais obtenu le rang de personne humaine. Elle a été traitée comme un objet, jamais comme un être ayant sa destinée propre, ses droits inaliénables, sa responsabilité.

La femme grecque est enchaînée à la pierre du foyer par le double lien de l'habitude et de l'ignorance, soumise à la tutelle de son mari, sans l'autorisation duquel elle ne peut accomplir aucun acte civil. Si elle n'est pas précisément une esclave qu'on séquestre derrière sept murailles, elle est un oiseau qu'on retient en cage.

Les systèmes philosophiques sont d'accord avec ces mœurs. Dans la table de Pythagore, où le bien et le mal se partagent l'être, la femme est placée du côté du mal, avec les ténèbres, le chaos, la gauche. On va jusqu'à mettre en doute l'existence de son âme. Dans la métempsycose platonicienne l'homme qui a péché renaît en femme, la femme en bête. Toute l'antiquité sur ce problème peut tenir à ceci : l'homme existe, la femme coexiste.¹

Le christianisme atteste à la femme l'importance de son âme qui l'emporte sur les dons extérieurs et passagers. Il éveille son courage, sa bonté, son dévouement. Il la met en possession de biens qui transforment sa vie, la font collaboratrice d'un ordre meilleur en ce monde et la rendent digne d'une immortelle récompense.

A son tour la chevalerie reconnaît et accepte la personnalité de la femme. Si le moyen-âge est un triomphe

L. M. F. Steenberghe-Langeringh, *La femme catholique dans le monde contemporain*, Paris, Plon, 1939, p. 213.

religieux, il est aussi un triomphe féministe: il combat sous les auspices de la femme; sous ses auspices encore, il chante. La lance et le luth ne semblent inventés que pour la célébrer. Amante, mais plus encore soeur et amie, elle est nécessaire à l'homme isolé, perdu, seul contre tous. C'est elle qui panse le blessé, qui soigne le malade et brise les chaînes du captif. C'est elle qui fait accepter le poète en lui prêtant, au milieu de cette société barbare, l'ascendant de sa douceur, le charme de sa voix.

Il est indubitable que le christianisme, et en particulier le culte de Notre Dame, ont grandement influé sur la chevalerie et le sort moral de la femme.

Dans la société fondée sur le plaisir par la Renaissance, l'homme seul apparaît: tout est pour lui, tout est usurpé par lui. Les humanistes ne cachent pas leur mépris pour la femme: Pétrarque se laisse aller aux plus sanglantes injures à son égard; Montaigne et Rabelais ne voient en elle qu'un instrument de plaisir.

Avec la Renaissance, un élément nouveau va développer un foyer brillant de civilisation en même temps qu'il va brusquement offrir aux femmes deux siècles de royauté morale et de prépondérance politique. Cette chose nouvelle, c'est la Cour.

La femme devient le principe qui gouverne, la raison qui dirige, la voix qui commande. Rien ne lui échappe et elle tient tout: le roi et la France. Elle ordonne à la cour; elle est maîtresse au foyer².

Que de chemins parcourus par la femme depuis le bonheur de l'Eden! Et que dire de la situation qui lui est faite dans l'état actuel de notre civilisation?

Depuis un siècle se sont levées des générations de femmes instruites et cultivées, qui n'ambitionnent pas de s'assimiler à l'homme, qui ne formulent pas de ces revendications agitées et bruyantes comme celles des féministes, mais qui demandent simplement leur part d'action dans tous les domaines où peuvent s'exercer leurs facultés intellectuelles et morales.

Dans le mariage, elles veulent être les compagnes intellectuelles de leur mari; elles veulent partager ses joies en même temps que ses peines. Mères, elles veulent être les éducatrices de leurs enfants. Hors du foyer, elles veulent l'indépendance, la dignité et la sécurité par un travail conforme à leurs aptitudes et à leurs convenances.

Si, d'âge en âge, les coutumes individuelles et sociales de la femme ont radicalement changé, comment déterminer les fluctuations que son éducation a dû subir aussi? Car l'éducation ayant en définitive pour but

2. Georges Platteau, La femme dans la société, Paris, Casterman, p. 203.

d'adapter la femme à son milieu, doit changer comme ce milieu lui-même; elle doit suivre dans son évolution le développement général des sociétés. Chaque époque, chaque pays, chaque régime économique et politique implique une orientation différente de l'activité humaine, et par suite une organisation différente des études.

Les auteurs anciens ont-ils entièrement dédaigné le problème de l'éducation des femmes? Peut-on espérer trouver dans leurs écrits quelques gerbes de préceptes utiles, d'aperçus ingénieux ou profonds?

Certes il ne convient pas de prendre pour modèles et pour guides des auteurs séparés de nous par une longue suite de siècles, appartenant à un monde à jamais détruit, et pour qui tant de connaissances devenues pour nous banales et indiscutables, n'existaient même pas. Surtout il ne s'agit pas d'extraire de leurs écrits des principes à appliquer immédiatement dans nos salles de classes, ni des programmes ou des méthodes à introduire dans nos écoles.

Mais ce que nous pouvons sans contredit demander aux anciens, ce sont des aperçus généraux sur les conditions fondamentales de l'éducation. Souvent les éducateurs modernes auxquels nous serions parfois tentés d'en faire l'honneur, se sont contentés d'emprunter à ces sources et de les reproduire. Quelle précieuse confirmation ces

principes ne reçoivent-ils pas, non seulement de l'autorité des plus grands penseurs antiques, mais surtout de cette simple constatation que les modernes n'ont rien pu faire de mieux que de les reprendre ou de les retrouver! Cela seul ne prouve-t-il pas qu'ils ont leur inébranlable fondement dans la nature même de l'homme, et qu'ils doivent continuer à diriger les efforts de ceux qui tentent de la porter à la plus haute perfection?

En lisant les extraits pédagogiques de Xénophon, de saint Jérôme, de Pierre de Changy, de Philippe de Navarre, de l'abbé Fleury, de Fénelon, le lecteur le moins averti s'aperçoit sans effort qu'ils écrivent pour une société fort différente de la nôtre. Mais il peut tirer profit de conseils empreints d'un bon sens supérieur et recueillir sans méfiance de fines et délicates observations. S'il en a le loisir, il peut aussi s'arrêter, méditer, comparer..... puis louer un passé qui a préparé la lumière du vingtième siècle!

Cette thèse ne prétend pas être une histoire de la pédagogie ancienne; elle ne rassemble pas les matériaux d'un tel édifice. Après avoir noté de façon intentionnellement condensée quelques traits des auteurs de l'antiquité, elle s'arrête avec plus d'attention et d'admiration à l'oeuvre de Fénelon, Le traité de l'éducation des filles.

Un avertissement s'impose ici: le traité de Fénelon renferme nombre de vues profondes, de détails piquants et ingénieux, qui, au premier abord, semblent défier tout essai de classification. La difficulté vient de l'abondance même des observations; elle tient encore et surtout à ce que Fénelon développe ses idées comme elles se présentent à son esprit, sans se piquer de rigueur. Ses réflexions se succèdent, mais elles ne s'enchaînent pas; elles sont une longue suite de notes écrites au fil de la plume. Tenter d'en dégager, par une recherche patiente et minutieuse, un ensemble de principes et de méthodes, les ordonner, les codifier et les ériger en système, voilà tout le labour et l'humble mérite de ce travail.

CHAPITRE I

AVANT FENELON

C h e z l e s G r e c s.-- L'antiquité païenne n'a pas entièrement méconnu la délicatesse et la portée de l'éducation des filles; en remontant jusqu'aux plus beaux jours de l'ancienne Grèce, on trouve cependant peu d'auteurs qui aient traité cette question.

L'Economique du philosophe moraliste, Xénophon, nous introduit dans un intérieur domestique, où un nouveau marié se fait l'instructeur de sa femme. Le tableau ne manque ni de grâce, ni de fraîcheur. Mais les conversations si simples et si naturelles d'Isamochos avec son épouse ne sont que des aperçus moraux sur le rôle d'une maîtresse de maison. Il n'est pas question de meubler une tête pour conduire un coeur.

Bien plus, les procédés si aimables de Xénophon, énoncés dans son dialogue et réalisés dans sa vie privée, semblent présenter un cas unique, exceptionnel. ^I

Platon, Aristote et les autres philosophes qui ont écrit des affaires familiales et des biens publics, n'ont guère parlé de l'éducation des femmes. Ils ne

I. Saffroy et Noel, Les écrivains pédagogiques de l'antiquité, Paris, Delagrave, 1897, p. 29.

pouvaient songer à écrire en faveur d'un sexe que les mœurs et les lois condamnaient à l'ombre du gynécée.

A Athènes et dans toute l'Ionie, l'éducation des femmes laissait à désirer. Pour elles, point d'écoles; elles ne paraissaient en public qu'exceptionnellement. C'est donc à la maison qu'elles devaient être instruites, mais elles y apprenaient fort peu de choses.

Issue d'un patriarchat qui lui avait créé, de par la religion de ses ancêtres, une minorité sous les tuteurs, la femme mariée avait peu d'éclat au foyer. Confinée dans la partie la moins accessible de la maison, le gynécée où seuls les plus proches parents avaient le droit de pénétrer, elle était exclue de toute participation aux choses de l'esprit et n'exercait son intelligence que dans le cercle des occupations domestiques. "Pour elle, disait Platon, la vertu se réduit à garder la maison, à s'occuper du ménage, à obéir à ses parents, à son mari."

Alors que son mari et ses frères menaient la vie la plus extérieure et la plus brillante, fréquentaient les philosophes, discouraient sur l'Agora, recherchaient la compagnie des Précieuses grecques ou des artistes, les humbles créatures, qui, d'après Xénophon,

3

"devaient avant tout savoir ne parler, n'entendre, ni voir que le moins possible", demeuraient dans le gynécée.

Telle était la condition de la femme, chez les peuples de la race ionienne et en particulier chez les Athéniens, au siècle de Périclès ou d'Alexandre.²

Cette description donne à penser. Quelle pouvait être la vie de ces femmes si peu cultivées, vouées à la claustration, réduites à n'entretenir de relations qu'avec d'autres femmes semblables à elles-mêmes?

Les Eoliens et les Doriens se montraient d'un commerce plus libéral que leurs frères d'Athènes ou d'Ionie avec le sexe féminin. Il y avait à Sparte des associations féminines que présidaient les femmes les plus renommées pour leurs vertus et leurs talents, et où les jeunes filles se formaient aux nobles manières en même temps qu'elles apprenaient à chanter et à bien dire. Les filles, comme les garçons, étaient exercées à la gymnastique; en plus du chant, elles étudiaient la danse, et formaient des chœurs dans les fêtes solennelles.³

Voilà, en exposé fort succinct, ce que la civilisation la plus raffinée et la plus séduisante a fait pour l'éducation de la femme.

2. V. Duruy, Histoire de la littérature grecque, Paris, Brodard, 1850, p. 169.

3. Joseph Sécher, L'antiquité, Paris, Beauchesne, 1938, p. 135.

Ce n'est certes pas cette civilisation qui a posé la pierre angulaire des conceptions féministes adoptées par les débuts de l'ère chrétienne.

S a i n t J é r ô m e.-- Quand le christianisme élève le sort de la femme, qui devient vraiment au foyer domestique la compagne de l'homme, ce livre que la meilleure antiquité païenne n'avait pu produire paraîtra-t-il enfin?

Les admirables conseils de saint Jérôme à Laeta ou à Gaudentius, que certains auteurs ont appelés le premier Traité sur l'éducation des filles, méritent-ils vraiment ce titre?

Laeta, dame romaine, avait épousé Toxotius, le fils unique de sainte Paule. Il leur naquit une fille qu'ils destinèrent à être consacrée à Dieu, selon le vœu qu'ils en avaient fait avant sa naissance. Dans sa lettre à Laeta, saint Jérôme expose comment il faut élever cette enfant pour qu'un jour elle puisse ratifier la promesse de ses parents.

On trouve dans cette lettre un étonnant mélange de fermeté, d'austérité même et de largeur d'idées. On lit avec plaisir ces préceptes charmants du vieillard dont la vie se passait dans une solitude de Palestine, et dont l'esprit, après tant de mortifications et d'isolement demeurerait si aimable qu'il ne parlait qu'avec une grâce différente de tout ce qui touche à l'éducation d'une enfant.

Il commence par quelques pratiques ingénieuses pour apprendre à lire à une petite fille :

Faites-lui faire des lettres de buis ou d'ivoire, et dites-lui en les noms; qu'elle joue avec ces lettres et apprenne ainsi à lire en se jouant.⁴

Il reprend le même thème dans une lettre à Gaudentius sur l'éducation de la petite Pacatula :

Que notre Pacatula s'applique à connaître les lettres, à assembler les syllabes, à apprendre les mots, à les joindre les uns aux autres Afin qu'elle lise tout cela d'une voix claire et distincte, promettez-lui des gâteaux, de petites douceurs et tout ce qui peut flatter son goût. Que dans l'espérance d'avoir de fraîches fleurs, de belles perles, de jolies poupées, elle redouble de zèle Promettez-lui aussi quelque récompense pour lui faire assembler les syllabes; encouragez-la toujours par les petits présents qu'aime cet âge.⁵

Décidément, saint Jérôme se fait partisan de la méthode syllabique, celle-là même qui fut en honneur chez nous jusqu'en 1900..... Et sa méthode tient compte des intérêts de l'élève, tout comme le plan de leçon d'une normalienne en 1949. Il s'opposerait pourtant à l'école progressiste outrancière, qui rejette systématiquement toute forme de récompenses comme stimulant.

Quand sa petite élève commence à écrire, saint Jérôme veut que quelqu'un dirige sa main tremblante, ou que l'on trace d'avance des caractères sur les tablettes, afin qu'elle suive les mêmes lignes sans pouvoir s'en écarter. Il savait bien la nécessité d'un modèle à imiter.

4. Mgr F. Lagrange, Lettres choisies de Saint Jérôme, 7^e édition, Paris, Gigord, 1921, p. 331.

5. Id., *ibid.*, p. 448.

Toute sa pédagogie converge principalement à l'étude
des langues :

Qu'on prenne soin tout d'abord de former sa pronon-
ciation et son langage, sans quoi elle pourrait contracter
facilement un accent étranger et altérer la pureté de sa
langue natale. Qu'elle apprenne le rythme de la poésie
grecque;qu'à cette étude succède celle de la
langue latine..... Qu'elle apprenne d'abord les Psaumes;
qu'elle lise les Proverbes de Salomon, l'Ecclésiaste,
Job, les saints Evangiles, les Actes et les Epîtres des
Apôtres. Puis, quand elle aura enrichi de ces trésors le
sanctuaire de son coeur, qu'elle apprenne les Prophètes,
l'Heptateuque, et les livres des Rois et des Paralipo-
mènes, et ceux d'Esdras et d'Esther.....

A la culture intellectuelle, il joint les travaux
manuels :

Il faut aussi que ses tendres doigts s'essayent à
manier le fuseau..... à travailler la laine, à se faire
des vêtements. Et que les jeux succèdent au travail.

Certains autres conseils paraissent d'une effrayante
austérité :

Qu'elle soit sourde aux instruments de musique; et
la flûte, la lyre, la cithare, qu'elle ne sache même pas
pourquoi elles sont faitesQu'elle ignore les
chansons mondaines. Que sa douce voix ne soit accoutu-
mée qu'au doux chant des Psaumes!

Pour juger de l'opportunité de ces restrictions, il
faut se rappeler cependant de quelle voluptueuse civilisation
ces Romains sortaient, et quelle réaction il fallait opposer
aux moeurs et aux hérédités de la précédente génération.

En s'appropriant les préceptes de la sagesse profane,
le christianisme les a pénétrés de tendresse. Les lettres
de saint Jérôme respirent un véritable amour de l'enfance
en même temps qu'une connaissance éclairée de ses besoins.

Est-il rien de plus doux, de plus solide, de plus moderne que ces préceptes du magnifique docteur :

Il ne faut pas en matière d'éducation regarder comme petit ce sans quoi les grandes choses sont impossibles.

Qu'elle n'apprenne rien dans l'âge tendre qu'elle doive désapprendre un jour.

On efface difficilement les impressions de son enfance.

Ne la grondez pas si elle est lente à apprendre; piquez au contraire son émulation par l'éloge; que le triomphe la réjouisse, que la défaite la désole.

Il faut louer les espérances qu'elle donne plutôt que ses qualités.

Ce qu'elle est obligée de faire, qu'elle l'aime, afin que ce lui soit un plaisir et non un travail; qu'elle s'y porte volontairement, et non point par nécessité.

Voilà des énoncés que les pédagogues modernes ratifieraient d'emblée.

Saint Jérôme a donné d'excellentes leçons sur l'éducation des filles, mais il n'a pas traité le sujet d'une manière ample et universelle: ses lettres visent surtout l'avenir d'une enfant destinée à l'état religieux et ne forment point un traité sur la matière.

Admironons néanmoins en quel honneur était alors tenu par l'Eglise le développement intellectuel des femmes. Ce développement portait surtout, il est vrai, sur la science religieuse; mais, comprise d'une façon aussi large, la science religieuse renfermait alors la grammaire, l'élocution, la littérature, la poésie, l'histoire.

P h i l i p p e d e N a v a r r e.-- Les nobles chevaliers du Moyen-Age, qui ne demandaient à la femme "tendre comme rose" que d'être gracieuse, gentille et de "clere façon", se sont-ils préoccupés de son éducation?

Né à la fin du 12e siècle, Philippe de Navarre est l'auteur des Assises de Jérusalem et l'historien de la guerre de Chypre. Il maniait avec autant d'aisance la plume que l'épée et composa en 1250 un traité intitulé: Des IIII Tenz d'aage d'ome. Son livre est une oeuvre d'originalité et de sincérité qui énumère en quatre points distincts les règles de vie qui conviennent à l'enfance, à la jeunesse, à l'âge mûr et à la vieillesse. L'auteur touche avec délicatesse aux questions philosophiques les plus hautes et il enseigne, dans la naïveté du langage de son temps, une morale fort sévère à l'endroit de la femme. Il n'est pas disposé à lui laisser une trop grande place dans la société. Il la prévient qu'elle doit toujours être

en subjection: en enfance doit ele obéir a caus qui la norrisse t, et quant ele est mariée, doit obéir a son mari, comme a son seignor; et se ele se rant en religion, ele doit estre obeissanz parfaitement a sa souverainne selonc la regle.⁶

Il prétend que les jeunes filles n'ont pas besoin de savoir lire et écrire, sous prétexte que le diable est bien subtil à faire pécher, et capable de leur mettre en tête de lire "messages d'amour, lettres de folie", et qui

6. Philippe de Navarre, Des IIII Tenz d'aage d'ome, Paris, Didot, 1888, p. 14 article 21.

plus est, d'y répondre.

Son système d'éducation se réduit donc à la plus grande simplicité:

Toutes fames doivent savoir filer et coudre. A toutes doit on apanre et ansaignier que eles soient boncs menagieres;..... de tout ce, ne doit estre nule desdaigneuse, car la glorieuse mere de Dieu daigna ovrrer et filer ⁷.

L e C h e v a l i e r d e L a T o u r -
L a n d r y. -- Au 14e siècle, un autre gentilhomme, le chevalier de La Tour-Landry, écrit d'une plume naive et parfois étrangement libre, un livre charmant pour l'instruction de ses filles, le Livre du chevalier de la Tour-Landry.

Ce digne campagnard est un aimable moraliste, non dépourvu de talent ni d'esprit, qui se plaît à enfiler des historiottes, où il pense quelquefois à ses filles, les invitant à dire soigneusement leurs "Heures et Oroysons", à ne pas manquer une messe, à jeûner, à garder un maintien modeste, à se montrer économes sans excès, coquettes sans extravagances.

Pour ce qui est de la culture intellectuelle, le bon gentilhomme se déclare satisfait pourvu que ses filles

.... puissent lire en la Bible et dans les Gestes des Rois et chroniques de la France, et de la Grèce, et de l'Angleterre, pour y puiser des exemples et tourner leur coeur à Dieu ⁸.

7.Id., ibid., p. 16, art. 24.

8.Bossuat, Le Moyen-âge, tome I, Paris, Gigord, 1931,

L'idée n'apparaît point encore qu'on puisse étudier l'histoire pour elle-même.

Les conseils du chevalier de La Tour-Landry nous donnent une bien modeste conception de l'enseignement donné aux filles à cette époque; pourtant, les princesses et les filles de rois ne recevaient pas alors d'autres leçons.

C h r i s t i n e d e P i s a n. --Les femmes n'ont pas attendu les temps modernes pour faire entendre leurs protestations à cet égard. Déjà au 15^e siècle, dans sa Cité des Dames, Christine de Pisan s'est écriée:

Je me merveille fort de l'opinion d'aucuns hommes, qui ne voudraient point que leurs femmes, filles ou parentes, apprissent sciences, et que leurs moeurs en empireraient.

Comment doncques est-il à penser que qui suit bonnes leçons et doctrine en doit empirer? Cette chose n'est ni à dire, ni à soutenir 9.....

Le Moyen-Age a été néfaste à l'instruction des femmes. Eh!.....qu'avaient-elles besoin de science, puisque leurs charmes suffisaient à leur influence?

La Renaissance qui a tant donné aux lettres et aux arts va-t-elle enfin tenir compte de l'intelligence féminine?

9. Maurice O'Caagne, Hommes et choses de science, tome III, Paris, Vuibert, 1930, p.44.

P i e r r e d e C h a n g y.-- A la Renaissance, Vivès déclarait hautement les femmes susceptibles de la culture la plus élevée; il les égalait aux hommes.

Pierre de Changy a traduit en 1542 le livre que l'espagnol Vivès avait écrit en latin, l'Institution de la femme chrétienne, et l'a dédié à sa fille Marguerite.

Cette traduction est presque une oeuvre originale, en ce sens que Pierre de Changy abrège les longueurs du texte dont il tire les idées principales et substitue au latin de Vivès le savoureux langage du vieux français.

Il soutient d'abord une thèse éloquente sur la nécessité de l'éducation pour les femmes:

Plusieurs disputent s'il est expedient a femme sçavoir lettres et sciences... La femme est creee raisonnable comme l'homme, ayant l'esprit douteux a bien et a mal, flexible et muable par usage et conseil¹⁰:

Loin d'interdire aux femmes la culture de l'esprit, il discute avec chaleur:

Est-ce pas grande folie mieux estimer ignorance que savoir? Voudriez-vous, dit-il, la plus ignare être la meilleure? Si les jeunes filles apprennent à se farder, filer, coudre et broder, pourquoi non à connaître chose salutaire et de vertu?

Il conseille aux jeunes filles d'apprendre à lire:

La fille apprendra plus tost a lyre les heures que a danser, et les dix commandemens plus tost que des chansons.

10. Pierre de Changy, Institution de la femme chrétienne, Havre 1891, p. 333.

Plus tost liront les vies des saintz et saintes, Boece de Consolation, la vie des Pères, la Fleur des commandemens, Sénèque, St Jérôme, les Sacrées Lettres et autes esculières salutaires, des quelles elle aura grande délectation, imprimera son vouloir et adonnera son désir au service de Dieu ¹¹.

Pierre de Changy est persuadé que le meilleur moyen d'enseigner la vertu, c'est, comme l'a dit Joubert avec tant de justesse, d'enseigner la piété.

Il faut reconnaître par ailleurs, qu'il est bien sévère à l'endroit des lectures profanes. Il ne tolère pour la femme aucun de ces livres inutiles,

mais aussi pleins de lesciveté et pestifères, attirans a vice, comme Lancelot du Lac, le Romant de la Rose, Tristan..... Pierre de Provence..... et plusieurs autres translatez par gens oyseux.... pleins de immundicoitez, adonnez a vices.

Il veut que les filles apprennent "à besogner à l'aiguille, prendre la quenouille, tourner le fuseau".Ailleurs, il exhorte les mères à enseigner à leurs filles

l'art mulièbre de filer laynne, lin et chanvre, couldre et administrer le faict domestique, en luy com-mettant peu à peu a garder clesz ¹².

Le programme d'étude imposé à la femme par ce bon Pierre de Changy n'est pas lourd. Pourtant il craint d'avoir exagéré, et fustige les écarts de la femme savante:

Aussi ne contrefera son langage par termes exquis, pour se vouloir montrer savante, et l'avoir apprins par la lecture des livres, car son tenuissime cerveau ne peult comprendre d'entrer en éloquence.....

11. Id., ibid., p. 43.

12. Id., ibid., p.238.

Pierre de Changy, comme l'auteur qu'il traduit, était peut-être de l'avis de Ménandre: "Celui qui enseigne les lettres à une femme fait mal: il ajoute du venin à l'aspic redoutable."

A g r i p p a d' A u b i g n é.-- A son tour, et vers la même époque, le célèbre écrivain protestant, Agrippa d'Aubigné, dans une lettre adressée à ses filles, passe en revue les femmes savantes de son siècle. Voici la conclusion de sa lettre:

Je viens à vous dire mon avis de l'utilité que peuvent recevoir les femmes par l'excellence d'un tel savoir: C'est que je l'ay veu presque toujours inutile aux demoiselles de moyenne condition comme vous, car les moins heureuses en ont plutôt abusé qu'usé: les autres ont trouvé ce labeur inutile, essayants ce que l'on dit communement que - quand le rossignol a des petits, il ne chante plus. -

Jé dirai encor qu'une eslevation d'esprit desmesuree hausse le coeur aussy, de quoy j'ay veu arriver deux maux, le mespris du mesnage et de la pauvreté, celui d'un mary qui n'en sait pas tant et de la dissension.¹³

E r a s m e.-- Erasme, prenant à parti l'étroitesse d'esprit qui règle l'éducation des filles de son temps, prétend que pour tout savoir, il faut leur enseigner à faire la révérence, à tenir les bras, à sourire en pinçant les lèvres, à ne manger à table qu'à peine, sauf à se dédommager ensuite en particulier.¹⁴

13. A Debouille, préface de l'Institution de la femme chrétienne, 1891

14. Bizos, Fénelon éducateur, Paris, Lecène et Houdin, 1887, p. 12.

R a b e l a i s.-- Rabelais, qui souhaite à son Pantagruel de devenir un "abysme de science", qui recommande à Gargantua d'étudier les langues anciennes, la cosmographie, le droit, les sciences naturelles, la médecine, les lettres sacrées, ne nous dit rien de l'éducation de Gargamelle, la mère de Gargantua, ni de sa femme Badebec, qui pourtant était "la plus ceci, la plus cela qui fust au monde." 15

M o n t a i g n e.-- Dans ses Essais, publiés en 1580, Montaigne inclut un chapitre sur l'Institution des Enfants, qu'il dédie à Diane de Foix. Il n'y cherche même pas à préciser d'avis sur l'éducation des filles, car "il ne sait pas encore si c'est un garçon qui va naître d'elle."

Ailleurs, le moraliste ne se cache pas de souhaiter modérément que les femmes soient poussées vers les hautes études:

En la philosophie, de la part qui sert à la vie, les femmes prendront les discours qui les dressent à juger de nos humeurs et conditions, à se défendre de nos trahisons, à régler la témérité de leurs propres désirs, à ménager leur liberté, allonger les plaisirs de la vie, et à porter humainement l'inconstance d'un serviteur, la rudesse d'un mari et l'importunité des ans et des rides, et choses semblables. Voilà, pour la plupart, la part que je leur assignerais aux sciences 16.

15. Raoul Morçay, Histoire de la littérature française, La Renaissance, Paris, Gigord, 1933, p. 224.

16. O'Cagne, op. cit., p.43.

Ce manque d'idées générales sur l'éducation des filles au Moyen-Age et même au 16e siècle, doit-il nous étonner? Nullement. L'homme, destiné aux activités extérieures, recevait en pleine lumière une éducation complète, dont les règles étaient sagement tracées par les penseurs de tous les temps. La femme, modestement effacée dans le demi-jour du foyer, ne pouvait attendre que des soins individuels, qu'une éducation intime, selon les traditions domestiques. Les filles étaient élevées à la maison par leur mère, qui leur transmettait les connaissances qu'elle-même avait reçues de sa mère..

Pour les mêmes raisons, au 17e siècle, la science de la femme demeure inégale et courte. L'on ne lui demande guère de s'élever au-dessus de la vertu ménagère; qu'elle soigne le "pot" de son mari et l'éducation de ses enfants; c'est tout ce qu'on exige; on la prie même de ne pas offrir autre chose..... De collaboration intellectuelle avec son mari, d'action extérieure, sociale, il n'est pas question.

La fiction de Molière faisant parler le bonhomme Chrysale ressemblait d'assez près à la réalité et c'était peindre sans trop d'exagération la vie bornée et modeste imposée à la femme que de dire:

Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes
 Qu'une femme étudie et sache tant de choses:
 Former aux bonnes moeurs l'esprit de ses enfants,
 Faire aller son ménage, avoir l'oeil sur ses gens,

Et régler la dépense avec économie
 Doit être son étude et sa philosophie.
 Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés
 Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
 Quand la capacité de son esprit se hausse
 A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.¹⁷

Sans doute, le personnage comique s'amuse ici à accumuler excès et ridicules; mais en somme tout prouve qu'au 17^e siècle la majorité des nobles comme des bourgeois pensait de même en son for intérieur.

Saint Evremont (1610-1703) paraît différer d'opinion quand il écrit: "Rien n'échappe à la pénétration de la femme; son discernement ne laisse rien à désirer; c'est une raison qui plaît, et un bon sens agréable".

Hélas! lisez jusqu'au bout: "Ce portrait est celui de la femme qui ne se trouve point et qui ne se trouvera jamais!"¹⁸

L' A b b é F l e u r y.-- Telle était l'idée qu'on se faisait encore généralement de la nature et des destinées de la femme, quand l'abbé Fleury publia son ouvrage pédagogique, Du choix et de la méthode des études.

Juge grave et éclairé, collaborateur de Fénelon dans l'éducation du duc de Bourgogne, l'abbé Fleury mérita la vénération de ses contemporains.

Il publia son traité en 1686; cependant la date de la composition remontait à quelque dix ans auparavant: "Ce discours,

17. Molière, Les femmes savantes, acte II, scène VII.

18. Saint-Evremont, cité par Cagnac, dans Fénelon, études critiques, Paris, Gigord, 1910, p. 76.

dit l'abbé dans sa préface, fut composé d'abord en 1675, par l'ordre d'une jeune personne à qui je devais obéir, pour servir à l'éducation d'un jeune enfant."

Un seul chapitre sur les quarante-et-un qui composent le volume, s'adresse aux femmes et s'intitule: Etude des femmes.

L'auteur laisse d'abord échapper cette plainte significative:

Ce sera sans doute un grand paradoxe qu'elles doivent apprendre autre chose que leur catéchisme, la couture et divers petits ouvrages; chanter, danser, faire bien la révérence et parler civilement;; car voilà en quoi l'on fait consister pour l'ordinaire toute leur éducation ¹⁹.

Et l'abbé Fleury se figure qu'il est le plus hardi des novateurs, qu'il énonce un paradoxe quand il suggère en plus de la religion, l'étude de la grammaire et de l'arithmétique.

Il faut se contenter d'apprendre aux femmes les dogmes communs, sans entrer dans la théologie, et travailler surtout à la morale, leur inspirant la pratique des vertus.

La grammaire ne consistera pour elles qu'à lire et écrire, à composer correctement en français une lettre, un mémoire ou quelque autre pièce à leur usage.

L'arithmétique pratique leur suffit, puisqu'elles sont destinées à régler les seules affaires du ménage.

19. Abbé Claude Fleury, Du choix et de la méthode des études, Paris, 1686, p.232.

Et l'auteur note en conclusion:

Elles se peuvent passer de tout le reste des études, du latin et des autres langues, de l'histoire, des mathématiques, de la poésie et de toutes les autres curiosités. Elles ne sont point destinées aux emplois qui rendent ces études nécessaires ou utiles, et plusieurs en tireraient de la vanité²⁰

L'abbé Fleury s'élève contre l'éducation traditionnelle et préconise des réformes hardies pour son époque; pourtant, comme il est loin d'engager la femme sur la voie des hautes études que son traité veut réserver aux hommes!

20. Id., *ibid.*, p. 237.

CHAPITRE II

LE TRAITE DE L'EDUCATION DES FILLES

Fénelon paraît enfin!

François de Salignac de Lamotte-Fénelon naît le 6 août 1651, au château de Fénelon, en Périgord, d'une famille de vieille noblesse. L'éducation qu'il reçoit au château paternel est celle que l'on donne dans les familles nobles de province, qui vivent loin du luxe et des faveurs de la cour, avec peu de biens souvent, mais presque toujours riches en vertus. Il apprend de son précepteur le grec, le français, le latin, l'histoire et la philosophie. L'importance du rôle qu'il attribuera dans ses écrits aux mères, nous permet de conclure qu'il doit beaucoup à la sienne.

De ses ancêtres paternels, tous diplomates, il tient quelque chose d'onduleux et d'insinuant. De sa mère, il a des dons aimables et singuliers, ces heureuses contradictions qui plaisent dans la femme et en font une énigme.

A douze ans, on le met à l'université de Cahors, au collège de l'Education Chrétienne dirigé par les Jésuites, où il poursuit de bonnes études classiques. Il fait sa philosophie et sa théologie à Paris, au collège du Plessis,

I. Michelet, cité par Octave Gréard, dans préface, Education des filles, Fénelon, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1885, p. VII.

puis au Séminaire de St-Sulpice, où il reste jusqu'à la date de son ordination sacerdotale en 1675. Au sortir du séminaire, il forme le projet de se consacrer aux missions du Levant, mais la Providence a d'autres desseins: au lieu de partir pour l'Orient, il reste à Paris, attaché pendant trois ans à la paroisse de St-Sulpice, comme vicaire, dirions-nous aujourd'hui, appliqué au ministère, en particulier à celui de la prédication où il excelle.

En 1679, Bossuet le fait nommer supérieur de la Maison des Nouvelles Catholiques, où sont rassemblées des Protestantes nouvellement converties et qu'on veut arracher à l'influence de leur milieu. Il s'y fait remarquer par sa maîtrise dans la direction des âmes; de plus, on apprécie si hautement son tact et sa force de persuasion qu'en 1685, il est envoyé en mission au Saintonge pour y exercer son zèle auprès des hérétiques.

Il revient ensuite à Paris, où il retrouve avec joie son climat. Attirés par ses vertus et ses brillantes qualités, les plus grands personnages vont à lui, l'élisent pour leur directeur, leur ami, leur conseiller. A la tête de ce petit troupeau, se distinguent le duc et la duchesse de Beauvilliers, le duc et la duchesse de Chevreuse, tous les Colbert.

C'est la duchesse de Beauvilliers qui demande à Fénelon en 1683 des conseils pour l'éducation de ses filles; outre plusieurs garçons, elle a huit filles. Le Traité de l'Education des Filles, qui sera l'objet de ce travail, répond à cette demande.²

A ce chef-d'oeuvre théorique, Fénelon en ajoute un autre qui lui fait encore plus honneur: le duc de Beauvilliers ayant été nommé gouverneur du duc de Bourgogne, Fénelon est choisi comme précepteur en 1689. Il réussit si bien dans cette éducation que, d'un enfant violent, orgueilleux et emporté, il fait un homme vertueux, modéré, pleinement maître de soi. Pour son élève, il compose des ouvrages de pédagogie alerte: Fables en prose d'une couleur aimable, d'une morale pratique; Dialogue des morts, où, à travers des fictions et un style gracieux, il donne au duc des leçons morales et politiques.

Fénelon s'achemine ainsi à la plus haute fortune, accompagné de toute la faveur de la cour, quand il rencontre Madame de Guyon. Croyante mystique, cette femme se pense appelée à répandre partout la doctrine et la pratique du pur amour; elle s'abandonne passivement à la volonté de Dieu. Sa doctrine, exposée sous les formes les plus séduisantes et sous les couleurs les plus propres à la faire goûter par les

2. Cardinal de Beausset, Histoire de Fénelon, Paris, 1827, tome I, p. 60.

âmes pures et religieuses, lui gagne à la cour des adeptes d'un esprit et d'un mérite supérieurs. Fénelon, qui a fait dans sa jeunesse une étude particulière des auteurs mystiques, est enchanté de retrouver leurs maximes, leurs sentiments et leurs expressions chez une femme qui a fait de grands sacrifices pour se vouer au même genre de perfection.

Bientôt cependant la doctrine de Madame de Guyon paraît suspecte, à cause de ses affinités avec le quiétisme de Molinos. Ses idées et ses écrits sont étudiés par une commission de théologiens qui les condamnent. Fénelon cherche ensuite à les expliquer et à les défendre dans ses Maximes des Saints sur la vie intérieure. Son ouvrage est censuré par le pape Innocent XII. Fénelon se soumet avec une admirable simplicité à la décision de l'Eglise.

Mais cette aventure a brisé sa fortune. Nommé archevêque de Cambrai en 1695, il est exilé dans son évêché l'année suivante. Il s'applique à l'administrer avec sagesse et bonté et se fait aimer de tous. Pendant les guerres qui désolent la France à la fin du grand règne, Fénelon, est admirable de zèle, de charité et de générosité; pendant cette époque, son activité théologique s'ordonne autour de la lutte contre le jansénisme et contre le libertinage renaissant. Il écrit sur ce sujet obscures lettres et traités.

Un jour, une aurore paraît briller dans la nuit de son exil: le duc de Bourgogne est dauphin; il n'est pas

douteux que Fénelon soit appelé au rôle d'un Richelieu. Mais brusquement, le duc de Bourgogne meurt. Fénelon ne peut survivre à ses espérances déçues; il s'éteint en 1715, au moment où le roi paraît disposé à lui pardonner, à le rappeler et à l'utiliser 3.

Saint-Simon a tracé de lui un magnifique portrait, devenu classique, et que les auteurs n'ont fait que paraphraser après lui.

Ce prélat était un grand homme maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai point vue qui y ressemblât..... Elle avait de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaieté; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur: ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence et surtout la noblesse.....

Avec cela, une éloquence naturelle, douce, fleurie; une politesse insinuante, mais noble et proportionnée; un air de clarté et de netteté pour se faire entendre dans les matières les plus embarrassées et les plus dures.....⁴ un abord facile à tous,..... une piété égale qui n'effarouchait point et se faisait respecter.

Parmi tant d'extérieur pour le monde, il n'en était pas moins appliqué à tous les devoirs d'un évêque..... Il disait tous les jours la messe dans sa chapelle, officiait souvent, suffisait à toutes ses fonctions épiscopales sans se faire jamais suppléer, prêchait quelquefois. Il trouvait du temps pour tout, et n'avait pas l'air occupé 5.

A tout prendre, c'était un bel esprit et une grande âme. Il demeure pour nous le plus moderne et l'un des plus attachants parmi les grands hommes du 17^e siècle.

3. Calvet, Histoire de la littérature française, tome V, La littérature religieuse de François de Sales à Fénelon, Paris, Gigord, 1938, p. 457.

4. Chéruel et Régnier, Mémoires de Saint-Simon, Paris, Hachette, 1887, tome I, p. 57.

5. Id., *ibid.*, p. 137.

VUE D'ENSEMBLE

Le Traité de l'Education des Filles n'était d'abord dans la pensée de l'auteur, qu'un écrit intime, un hommage de l'amitié; mais il parut si plein de pensées solides et délicates, et si propre à instruire toutes sortes de personnes, que les amis de Fénelon obtinrent qu'il le publiât en 1686. C'est ainsi qu'un ouvrage destiné à une seule famille est devenu un livre universel, qui convient à toutes les familles, à tous les temps et à tous les lieux.

Le premier, Fénelon réunit en un seul volume tout un trésor d'observations sur les femmes et de prescriptions propres à élever la jeune fille depuis le moment où ses instincts s'éveillent jusqu'à l'âge du plein développement de ses facultés. De ses réflexions se dégage un ensemble de principes et de méthodes qui forment un vrai système d'éducation. Pour cela, le traité est, dans toute la portée du terme, une oeuvre de pédagogie.

Esprit dynamique et indépendant, Fénelon ne craint pas de rompre avec les traditions du passé, avec les idées et les habitudes de son temps. Avec toutes les hardiesses d'un novateur, il introduit une certaine largeur de vues dans l'éducation féminine. Le traité demeure un ouvrage unique: ce que nul n'avait fait avant lui, nul après lui n'a tenté de le refaire; tous les moralistes qui écriront après lui sur

l'éducation des filles s'en inspireront à l'envi.

Ce livre réunit plus d'idées justes et utiles, plus d'observations fines et profondes, plus de vérités pratiques et de saine morale, que tant d'ouvrages volumineux écrits depuis sur le même sujet.⁶

Mais il est impossible d'analyser le traité: le cardinal de Beausset, qui avait tenté de le résumer, y renonça bientôt, ne trouvant rien à omettre. Cette difficulté d'analyser le traité ne vient pas seulement de l'abondance charmante des observations, elle tient aussi à ce que Fénelon développe ses idées comme elles lui viennent à l'esprit. C'est donc un colloque familier, où il ne se pique pas de rigueur didactique; il suit l'inspiration du moment, se laisse conduire par sa plume et ne lui refuse aucune aisance.

Ici, comme dans tous ses écrits, Fénelon est libéral et souriant. Son traité est une oeuvre où la tendresse donne aux conseils les plus graves une vibration particulière. La simplicité en est le fond: il traite familièrement les choses familières, parle des petites choses comme de petites choses, en un style fluide et sobre. Partout il conserve cette admirable égalité de ton, ce tour aisé et dégagé qui conviennent au parfait gentilhomme. Pourtant Fénelon ne manque pas de vigueur. Il prend, dès le début, une position ferme: on le dirait en face d'un adversaire qu'il veut convaincre et réduire à coups d'argumentations serrées.

6. Cardinal de Beausset, op. cit., tome I, p.59.

Chez Fénelon, la passion du progrès, le libéralisme avancent d'un siècle sur son époque et semblent par certains côtés, être contemporains du nôtre. Tout ce qui tient dans son livre à ce fond d'humanité universel et éternel que l'enfant porte en germe, demeure aujourd'hui comme au 17^e siècle, immuable et vrai. Mais ce n'est pas sous cet aspect seulement que Fénelon rejoint nos temps actuels.

La pédagogie moderne s'est éclairée par toutes les découvertes des sciences physiologiques et psychologiques; le champ des connaissances nécessaires s'est agrandi; les idées sociales se sont profondément modifiées. Néanmoins par son inspiration générale, par ses principes et par ses méthodes psychologiques, le traité de Fénelon est absolument moderne.

Pour qu'une oeuvre se survive, a dit Goethe, il faut qu'elle innove, qu'elle devance ses contemporains et offre quelque chose en pâture à la curiosité du siècle suivant, ou bien encore qu'elle exprime ce qu'il y a d'immortel et d'universel dans l'homme, et dans ce dernier cas, on dit qu'elle est classique.

C'est dans ce sens que l'oeuvre de Fénelon est vraiment classique.

IMPORTANCE DE L'EDUCATION FEMININE.-- Fénelon est bien loin d'interdire à la femme la culture de l'esprit. Au contraire, il s'indigne du prétexte que l'instruction lui serait inutile ou néfaste. "L'ignorance d'une fille, dit-il, est cause qu'elle s'ennuie, et qu'elle ne sait à quoi s'occuper innocemment".

Si on ne l'applique dès l'enfance aux choses solides, elle n'en a ni le goût, ni l'estime, ni l'habitude, et bientôt la pente des plaisirs l'entraîne.

De fait, l'instruction est un préservatif contre la frivolité: les personnes instruites et habiles aux choses sérieuses n'ont pas de curiosité pour les inutiles.⁷ L'oisiveté au contraire produit "une sensibilité pernicieuse pour les divertissements". L'ignorance ou la mauvaise instruction conduit à une "imagination errante qui se tourne toute avec ardeur vers les objets vains et dangereux".

L'auteur montre encore avec bon sens et éloquence combien l'éducation des femmes est importante de par le rôle considérable qu'elles exercent dans la vie et dans la société. "Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus faible, plus fragile que les hommes. Mais plus elles sont faibles, plus il est important de les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs à remplir?"

Destinées à faire aimer la vie domestique par le charme de la douceur, à y entretenir l'esprit d'ordre et d'économie, à graver dans le coeur de leurs enfants les premiers éléments d'une éducation religieuse et morale, à faire succéder la sérénité aux jours mauvais qui troublent le cours de la vie humaine, à donner à la société ce caractère de politesse, de grâce et de décence si nécessaire pour

7. Fénelon, Traité de l'Education des filles, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1885, p. 8.

adoucir l'humeur peu flexible et souvent impérieuse des hommes
tous leurs devoirs

sont les fondemens de la vie humaine. Le monde n'est point
un fantôme; c'est l'assemblage de toutes les familles.
Eh! qui est-ce qui peut les policer avec un soin plus
exact que les femmes ?

Le rôle de la femme ainsi envisagé devient donc le
centre, l'objectif de tout son système d'éducation.

INSTRUCTION ET EDUCATION.-- Quand Fénelon arrive au
coeur de son sujet, il établit une distinction fondamentale
entre l'éducation et l'instruction. Il nomme la première,
l'éducation du coeur, la seconde, l'éducation de l'esprit.
Pour lui, l'instruction est éducation puisqu'elle est un
apprentissage de la pensée et qu'il n'est point indifférent
de bien penser pour bien vivre; c'est elle qui prépare des
esprits libres, capables d'initiative, résolus à contrôler
leurs idées et à ne se rendre qu'à la raison.

Cette précision une fois indiquée, le plan qu'il
adopte est simple: il va montrer comment il faut former
parallèlement le coeur et l'esprit, d'abord pendant les
années de l'enfance, ensuite pendant l'adolescence.

Il semble estimer que, jusqu'à dix ans, les filles
et les garçons peuvent être élevés suivant les mêmes règles.
Non qu'il admette que les garçons soient mêlés aux filles, -
il est intransigeant sur ce point - mais les méthodes appli-
cables à l'éducation du premier âge diffèrent peu dans sa

pensée, avec les sexes: à peine éprouve-t-il deux ou trois fois le besoin de préciser que telle prescription concerne plus particulièrement les filles: c'est l'enfant, fille ou garçon, l'enfant dans les débuts de sa croissance intellectuelle et morale, qu'il étudie en rapportant toutes ses observations à un régime commun.

CHAPITRE III

THEORIE: PRINCIPES ET METHODES D'INSTRUCTION.

PREMIER PRINCIPE : L'enfant doit être actif.

La psychologie nous enseigne que l'éducation est un procédé de croissance qui commence à la naissance de l'individu et ne s'achève qu'à sa mort. Son épanouissement s'opère de façon graduée, selon les règles mêmes de la croissance.

Dans tous les domaines, la croissance est un phénomène inhérent à la vie elle-même. L'enfant croît physiquement en nourrissant son corps d'aliments que les parents mettent à sa portée, mais c'est lui qui se nourrit. Le médecin administre au malade soins et médicaments, mais c'est le patient lui-même qui lutte contre la maladie, c'est lui qui se guérit. Il en va de même pour l'esprit: on n'instruit pas un enfant, il s'instruit.

Sans doute, bien des facteurs extérieurs peuvent accélérer ou restreindre la croissance, en conditionner l'allure, en canaliser le cours, mais aucun ne saurait la produire. C'est pourquoi, dans une classe, l'élève doit être actif. Il ne doit pas être simplement un auditeur, genre dictaphone, qui enregistre scrupuleusement, sans l'altérer, l'enseignement du maître, pour le répéter ensuite intégralement. L'instruction n'est pas le produit exclusif de la

mémoire à laquelle les méthodes anciennes attachaient trop d'importance.

En classe, l'enfant doit être un collaborateur actif cristallisant à sa façon l'explication du maître. C'est dans son esprit que les idées se fusionnent par un procédé de rapprochement et d'éloignement, en un tout bien compact, à caractère strictement personnel; de la reconstruction de notions antérieurement acquises, jaillissent les connaissances nouvelles.

L'éducateur n'a-t-il donc plus aucun rôle? Tout ce qu'il peut faire, c'est de fournir à l'esprit de l'élève des aliments et des occasions, d'éveiller en lui des réalités nombreuses, bien choisies, qui éclairent la nouvelle connaissance. Avec son aide, la reconstruction des idées se fait plus facilement et plus complètement, mais elle demeure toujours l'action propre de l'élève.

METHODE.-- Ce principe que Fénelon n'a pas énoncé explicitement ressort néanmoins, et bien clairement, de toutes ses directives et des leçons qu'il propose en exemples. Par quels moyens l'applique-t-il? Comment rend-il l'élève actif? Il souhaite d'abord entre le maître et l'élève un échange incessant de questions et de réponses tenant en éveil les esprits: questions qui excitent la curiosité, qui exigent la réflexion; non des énigmes, mais des problèmes qui intéressent l'enfant par le mystère modeste, qu'il lui appartient de

déchiffrer; exercices qui invitent l'élève à rappeler des expériences, à s'enquérir d'un fait ignoré ou d'une cause inconnue, à établir entre des faits ou des idées un rapprochement nouveau, à déduire des conséquences, à formuler des appréciations.

Cette méthode socratique, active, vivante, essentiellement interrogative que la pédagogie moderne appelle discursive, a été préconisée par Fénelon. Voyons, de façon précise, comment il l'applique dans une leçon de religion:

Les enfants voient mourir quelqu'un; ils savent qu'on l'enterre; dites-leur:

- Ce mort est-il dans le tombeau?
- Oui.
- Il n'est donc pas en paradis?
- Pardonnez-moi, il y est.
- Comment est-il dans le paradis et dans le tombeau en même temps?
- C'est son âme qui est en paradis; c'est son corps qui est mis dans la terre.
- Son âme n'est donc pas son corps?
- Non.
- L'âme n'est donc pas morte?
- Non, elle vivra toujours dans le ciel.

Comme on le voit, poser des questions judicieuses aux élèves est un excellent moyen de provoquer leur activité. Mais cette activité peut se déployer encore plus avantageusement si les élèves formulent eux-mêmes les questions et les réponses. La classe n'est plus alors un monologue du maître, ni un dialogue entre le maître et l'un de ses élèves, ni même une série de dialogues entre le maître et chacun de ses élèves. Elle prend la forme d'une discussion animée, sur un

sujet amorcé par le maître ou suggéré par un élève. La classe devient alors un forum.

Cet usage très moderne de la méthode discursive, Fénelon le mentionne quand il recommande de faire discuter les enfants entre eux sur différents sujets pour savoir ce qu'ils goûtent le plus:

L'un préférerait ceci, l'autre cela; et cela exciterait entre eux une petite contention qui imprimerait plus fortement dans leurs esprits ces histoires et formerait leur jugement 2.

De plus, cette méthode emprunte à la vie familiale quelque chose de son naturel et de son intimité; elle s'apparente aux relations des parents et des enfants, où ceux-ci font eux-mêmes les frais des questions.

SECOND PRINCIPE: L'enseignement doit être adapté.

L'enseignement n'est pas une simple transmission des idées du maître dans l'esprit des élèves; il doit être une assimilation, une prise de possession. Pour déclencher cette activité intellectuelle chez l'élève, le maître doit adapter la matière au degré d'intelligence de l'enfant et à ses connaissances antérieurement acquises.

Fénelon ramène toute sa doctrine sur ce point à un seul mot qu'il a donné pour titre à l'un de ses chapitres les plus substantiels: "Il ne faut pas presser les enfants". Et le conseil lui paraît d'importance si capitale qu'il y revient sans cesse.

2. Fénelon, op. cit., p. 56.

Il croit utile de commencer tôt l'éducation, mais à la condition de suivre et d'aider l'enfant, non de le devancer, de discipliner doucement ses facultés naissantes, non de leur faire violence.

Ce qui est le plus utile dans les premières années de l'enfance, dit-il, c'est de ménager la santé des enfants,..... de laisser s'affermir les organes en ne pressant point l'instruction. Il faut se contenter de suivre et d'aider la nature³.

C'est bien la même formule que les éducateurs modernes précisent en ces termes: "La croissance suit le développement . Il ne faut donc pas présenter à l'enfant des connaissances trop étendues ou trop complexes avant qu'il ne soit en mesure de les assimiler. En un mot, l'enseignement doit être adapté au degré d'intelligence des élèves.

Avant de présenter une matière nouvelle, le maître s'assurera que l'élève possède des connaissances suffisantes: il procédera du connu à l'inconnu. Fénelon apporte sur ce point des suggestions fort judicieuses.

En tout temps, le maître doit adapter son enseignement aux goûts, aux tendances, aux besoins de ses élèves.

L'esprit de l'enfant, écrit Fénelon, vous donne des ouvertures..... que la nature vous offre pour faciliter l'instruction et par où les grandes vérités peuvent mieux entrer dans sa tête...il faut remarquer promptement tous les ressorts de l'âme de l'enfant⁴.

3.Fénelon, op. cit., p. 17.

4.Id., ibid., p. 62.

Ces ressorts, ces ouvertures deviennent donc les leviers de l'instruction, l'objet de tous les mobiles. Fénelon connaît bien ces heureux penchants de la nature enfantine: la curiosité, le désir de savoir, l'instinct de l'imitation, le besoin d'activité physique, la passion du jeu, le désir de l'approbation et des récompenses, l'émulation, le souci de l'utilité. Tour à tour, il sait les mettre en activité dans son oeuvre d'éducation.

Ce déploiement spontané de ses meilleures énergies naturelles produit chez l'enfant un sentiment de joie qui lui rend l'étude agréable. " Il faut que le plaisir fasse tout," écrit Fénelon. "Il faut chercher tous les moyens de rendre agréables à l'enfant les choses que vous exigez de lui."

Vivement touché des défauts de la scolastique de son temps, et songeant peut-être à la tristesse janséniste, il redit avec force:

Le grand vice des éducations ordinaires, c'est qu'on met tout le plaisir d'un côté, tout l'ennui de l'autre; tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans le divertissement. Tâchons donc de changer cet ordre; rendons l'étude agréable ⁵.

Eduquons dans la joie, " in hymnis et canticis," en créant le climat qui permette de provoquer l'effort. Car un minimum d'effort est toujours requis. La belle chanson de croire qu'on puisse instruire sans réclamer un effort! Fénelon ne s'y est pas mépris: "Rendons l'étude agréable;

5. Id., ibid., p. 36.

cachons-la sous l'apparence de la liberté et du plaisir".

Il s'agit surtout de ne pas faire sentir la contrainte nécessaire et l'effort absolument requis.

METHODES.-- Par quels moyens pratiques Fénelon réussit-il à adapter l'enseignement aux capacités intellectuelles des élèves? D'abord, suivant son heureuse expression, il met l'enfant "au large"; il lui donne du champ pour se développer, se fortifier par un travail suivi; sans contrainte, sans heurt ni fatigue, il le munit pour un effort plus considérable quand l'âge sera venu.

Fénelon n'a aucun goût pour ces prodiges de cinq ans qui semblent tout promettre et dont, à la première épreuve sérieuse, la vivacité s'éteint; et même si l'on devait réussir à avancer leur esprit, il veut qu'on redoute avant tout le danger de la vanité qui gâterait les fruits de ces éducations prématurées.

Adapter la matière de l'enseignement au niveau intellectuel de l'élève, c'est d'abord procéder du connu à l'inconnu. Fénelon insiste en recommandant au maître de ne pas continuer ses explications avant d'avoir reconnu dans le ton et dans les yeux de l'enfant que les premières vérités l'ont frappé. Il faut se contenter de bien "démêler les choses", évitant dans la présentation les subtilités qui pourraient embrouiller les faits. Et ici il prêche une plus grande modération, dans l'intérêt et pour le

bien des filles; il ne propose l'enseignement de notions complexes que pour celles "dont la curiosité et le raisonnement" conduiraient jusqu'à ces questions. Quant aux autres, il faut retenir leur esprit dans les bornes communes ⁶.

Comme la matière elle-même, le vocabulaire doit être adapté à l'intelligence de l'enfant. Le maître se gardera bien d'employer des mots que son élève n'entend point, ou de les lui laisser répéter de mémoire sans en saisir la portée.

Pour éclairer une vérité nouvelle, Fénelon suggère de la rendre familière à l'élève en recherchant

les tours les plus agréables et les comparaisons les plus sensibles..... Le premier âge des enfants, dit-il, n'est pas propre à raisonner; non qu'ils n'aient déjà toutes les idées et tous les principes généraux de raison qu'ils auront dans la suite, mais.... parce qu'ils ne peuvent appliquer leur raison, et que d'ailleurs l'agitation de leur cerveau les empêche de suivre leurs pensées et de les lier ⁷.

Parce que l'enfant est un imaginaire et un sensoriel, pour lui donner des images charmantes des vérités qu'il lui présente, Fénelon fait venir l'imagination au secours de l'esprit et il s'adresse aux sens. Il sait que "tout ce qui réjouit l'imagination facilite l'étude," et il propose la méthode de l'Ecriture sainte, qui frappe l'imagination, où tout est revêtu d'images sensibles.

Si l'on désire, par exemple, essayer de faire comprendre aux enfants la création du monde, on leur fera observer une

6. Id., ibid., P. 71.

7. Id., ibid., p. 60.

maison en construction. Pour leur parler des rapports de l'âme et du corps, on leur représente un cavalier monté sur un cheval et qui le conduit. La Jérusalem céleste est un paradis arrosé par " un fleuve de paix, un torrent de délices, une fontaine de vie; tout est perles, or et pierreries".

Dans le même but, on racontera aux enfants mille histoires agréables, vives et merveilleuses. Et pour illustrer plus concrètement encore, on emploiera des tableaux et des estampes.

Comme s'il craignait que tous ces moyens concrets, que toutes ces images attachent trop aux choses sensibles, le prudent pédagogue a soin de noter: " après avoir frappé les enfants par un si beau spectacle pour les rendre attentifs, on se sert d'autres moyens pour les ramener peu à peu aux choses plus spirituelles"⁸:

Fénelon préconise, de préférence aux instructions suivies, l'enseignement indirect, occasionnel, qui se donne au temps opportun, quand le besoin le réclame et qui est souvent plus utile et moins monotone que l'enseignement formel. A son avis, "le moins que l'on peut faire de leçons en forme, c'est le meilleur".

Autant que les éducateurs modernes, Fénelon sait, en pratique comme en théorie, adapter l'enseignement aux

8. Id., *ibid.*, p. 71.

tendances de l'élève.

Tout est problème pour l'intelligence naissante de l'enfant. Son désir ou son besoin de savoir, principe essentiel de sa curiosité, se manifeste par des recherches personnelles qui, le plus souvent, s'expriment par d'éternels "pourquoi". Loin d'en être importuné, le maître doit répondre promptement et avec plaisir à ces intarissables questions, laissant l'enfant libre d'y revenir à son gré.

Fénelon multiplie les exemples où il profite de la curiosité des enfants, ce "penchant de la nature qui va comme au-devant de l'instruction". A la campagne, voyant un moulin, ils désirent apprendre ce que c'est; il faut leur expliquer comment se prépare l'aliment essentiel à la vie de l'homme. Plus loin, ils aperçoivent des moissonneurs au champ; c'est l'occasion de leur parler de semailles, de culture, de récolte. A la ville, ils visitent des boutiques où s'exercent différents arts et où l'on vend diverses marchandises; on peut alors enseigner l'origine des choses utiles à l'homme et sur lesquelles roule le commerce. Ici Fénelon souligne que ces notions constituent le "vrai fond de l'économie" et sont particulièrement nécessaires aux filles. Aujourd'hui encore, nos professeurs de sciences sociales applaudiraient d'emblée aux suggestions de l'ancien précepteur.

Pour entretenir, avec fruit la curiosité et le désir de savoir, il faut toujours laisser l'enfant dans "une espèce de faim d'en apprendre davantage". On lui racontera certaines

histoires bien choisies, mais en peu de mots, le tenant en suspens, lui "donnant de l'impatience de voir la fin". Après une première histoire, on attendra que l'enfant lui-même en réclame d'autres. Voilà d'excellents moyens d'exciter la curiosité; la psychologie moderne n'a rien de meilleur à suggérer.

L'activité propre de l'enfant, du jeune enfant surtout, est celle du jeu, de ce jeu qui n'est ni délassement, ni dépense accidentelle d'un surplus d'énergie, mais apprentissage de la vie, et qui deviendra chez l'adulte activité supérieure. Fénelon emploie et recommande le jeu à l'école, tantôt comme dérivatif au travail de l'esprit, tantôt comme moyen d'expression inséparable de la leçon.

Cette alternance du travail et du repos, de l'énergie et du laisser-aller, s'impose même à l'adulte dans toutes les phases de son existence; combien plus, faut-il ménager ces intervalles de relâche à l'enfant qui a si grand besoin de mouvement et de jeu. La maître laissera donc jouer l'enfant; il mêlera "l'instruction avec le jeu".

Quels jeux Fénelon suggère-t-il?

Tout ce qui peut délasser l'esprit, lui offrir une variété agréable, exercer le corps aux arts convenables, tout cela doit être employé dans les divertissements des enfants; ceux qu'ils aiment le mieux sont ceux où le corps est en mouvement; ils sont contents pourvu qu'ils changent souvent de place;.....un volant ou une boule suffit.⁹

9. Id., ibid., p. 32.

Avec un tact admirable, il souhaite qu'on récompense les enfants par des jeux innocents, "mêlés de quelque industrie", par des promenades où la conversation ne soit pas sans fruit.

Mais dans son système, le jeu fait aussi partie intégrante de la leçon formelle: c'est en jouant que l'enfant apprendra à lire et à écrire; de lui-même il trace des figures sur le papier. En dirigeant cette inclination, on lui enseignera à former ses lettres, puis à écrire. Il s'amusera à représenter en action les personnages des histoires qu'il a apprises; ces représentations le charmeront plus que tous les autres jeux et l'habitueront à penser et à dire des choses sérieuses avec joie et liberté. Par exemple, après avoir bien écouté l'histoire de Joseph, il prendra plaisir, "étant maître en Egypte, à se cacher à ses frères, à leur faire peur, et puis à se découvrir". Qu'on lui laisse encore inventer de petits jeux: il y goûtera une joie très pure. Il apprendra surtout qu'"on n'a besoin ni de machines, ni de spectacles, ni de dépenses pour se réjouir". Ces plaisirs simples donnent une joie douce et durable, toujours bienfaisante à l'âme.

L'amour de l'approbation est général chez l'enfant. Il est sensible à la louange ou au blâme de ses parents, de son maître, et en général, de toute personne qui représente une autorité, une force, une supériorité. Fin psychologue, Fénelon ne néglige aucunement cette tendance naturelle.

Quoique les louanges soient susceptibles d'entraîner à la vanité, il veut qu'on s'en serve "pour animer les enfants sans les enivrer", tout comme saint Paul les employait pour encourager les faibles et pour faire accepter la correction. Car on courrait risque de décourager les enfants, si on ne les louait jamais lorsqu'ils font bien. Il faut témoigner, non par des flatteries et des louanges vaines, mais "par quelque marque effective d'estime, qu'on les approuve", qu'on est content de leurs succès, de leurs efforts surtout. La louange devient ainsi pour l'enfant sensible une excellente récompense.

Elle peut aussi servir de stimulant: qu'on montre à l'enfant, avec discrétion, de quoi il est capable; qu'on lui représente combien ses craintes étaient vaines puisqu'il a si bien réussi; en même temps, qu'on "rapporte tout le bien à Dieu comme à sa source." La louange n'est plus alors une satisfaction de vanité, mais elle demeure un encouragement précieux.

Fénelon ne se prive d'aucun des ressorts dont il peut se faire un appui: il emploie même les récompenses. Mais il choisira à cet effet, préférablement aux friandises et aux ajustements, une excursion instructive, quelque présent utile: une estampe, une médaille, une carte de géographie, un livre soigneusement relié, doré sur la tranche, avec de belles images et des caractères bien formés. Aux enfants sages et dociles,

il promet de belles histoires; il les excite à lire ou à écrire par la promesse de "quelque récompense qui soit de leur goût et qui n'ait point de conséquence dangereuse".

Ces moyens d'invitation ou d'encouragement, ces stimulants, trop indirects peut-être, nous paraissent surannés. Mais que l'on songe au temps où les enfants apprenaient l'alphabet dans un psautier latin, ne mettant pas moins de trois ou quatre années d'exercices pénibles à débrouiller une page, et l'on admirera Fénelon d'avoir fait des récompenses un usage si judicieux et si efficace.

Les maîtres de Port-Royal, comme plus tard J.-J. Rousseau, ne voyaient dans l'émulation que l'exaltation d'un mauvais sentiment. Plus clairvoyant et plus humain, Fénelon se rend compte de la valeur de ce sentiment " pour piquer l'esprit et lui donner du goût".

Il redoute cependant les méfaits de la jalousie.

plus violente dans les enfants qu'on ne saurait se l'imaginer; on en voit quelquefois qui sèchent et qui dépérissent d'une langueur secrète, parce que d'autres sont plus aimés et plus caressés qu'eux 10.

Il blâme les mères qui font souffrir ce tourment à leurs enfants, mais il en recommande l'emploi contre l'indolence, à titre de remède: dans ce but, il met auprès de son élève des enfants qui le surpassent un peu, sans le décourager. Il conseille le même moyen pour donner à l'enfant

10. Id., ibid., p. 43.

de temps à autre, la satisfaction de petites victoires sur ceux dont la rivalité lui est pénible. Cette morale pédagogique peut nous paraître un peu singulière!

Mais la vraie pensée qui se dégage de ce texte est qu'il est bon d'élever les enfants par les enfants, c'est-à-dire de placer sous leurs yeux des exemples qui les éclairent, les excitent, sans les décourager. L'émulation perd aussi de son acuité et devient une lutte généreuse chez ceux qu'anime avant tout le désir d'apprendre et de bien faire.

L'émulation la plus parfaite cependant sera toujours celle qui s'exerce à l'intérieur de la conscience: si aujourd'hui l'enfant est plus appliqué, plus studieux qu'hier, il sent qu'il vaut mieux; ce sentiment d'une perfection accrue est une joie très pure de la nature humaine, et c'est une joie légitime.

Les enfants peuvent encore être stimulés par le souci de l'utilité ou du profit qu'ils retireront de l'étude. Fénelon comprend ce besoin quand il suggère de toujours montrer à l'élève l'utilité des choses qu'on lui enseigne, de lui en faire voir l'usage par rapport au commerce du monde et aux devoirs des différentes conditions de vie.

Sans cela, dit-il, l'étude lui paraît un travail abstrait, stérile et épineux. - A quoi sert, disent-ils en eux-mêmes, d'apprendre toutes ces choses dont on ne parle point dans les conversations et qui n'ont aucun rapport à tout ce qu'on est obligé de faire? - C'est, leur direz-vous, pour vous mettre en état de bien faire

ce que vous ferez un jour; c'est pour vous accoutumer à bien raisonner sur toutes les affaires de la vie. Ce but solide et agréable qu'on leur fait entrevoir les soutient dans le travail, sans les assujettir par une autorité sèche et absolue. ^{II}

L'utilité immédiate peut aussi devenir le stimulant d'une leçon; en composition, on dira par exemple: "Ecrivez un billet; mandez telle chose à votre frère ou à votre cousin."

Ce mobile plaît à l'enfant, répond à ses interrogations et laisse à l'âme toute sa noblesse.

MATIERES D'INSTRUCTION

Quel programme d'enseignement Fénelon trace-t-il pour les filles? Quelles matières y a-t-il insérées? Lui-même énonce le principe qui a fixé son choix: "La science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions; la différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études." La femme est chargée de l'éducation de ses enfants, de la conduite des domestiques, du détail de la dépense, du soin de l'économie dans la maison.

La jeune fille doit tout d'abord apprendre à lire et à écrire correctement. Cette prescription nous semble bien naive; pourtant Fénelon en explique la nécessité:

11. Id., ibid., p.26.

nombre de femmes du meilleur ton ne savent pas lire; elles hésitent ou chantent en lisant, au lieu de prononcer sur un ton simple et naturel, ferme et uni. Les règles données ici sur l'importance et les difficultés de la lecture placent Fénelon au premier rang parmi les apôtres de l'art de bien dire.

En habituant son élève à prononcer nettement, à articuler énergiquement, à observer les pauses, à lire enfin sur un ton naturel qui correspond aux idées et aux sentiments exprimés, Fénelon ne songe qu'à l'intimité du foyer. Que n'exigerait-il pas aujourd'hui de la femme moderne, appelée à lire une conférence à la tribune, un compte-rendu à la radio, quelques pages à la réunion de son cercle pédagogique!

Piètres lectrices, les plus grandes dames de la cour "manquent encore plus grossièrement pour l'orthographe" et pour la calligraphie. Leur écriture, accompagnée de traits de plume qui la parent, est souvent

très difficile à lire par l'inobservation de la propre figure des caractères tels qu'ils devraient être et par la confusion des jambages et des liaisons des lettres mal conduites et mal ajustées dans les mots. ¹²

Pour remédier à tant de défauts, Fénelon prêche la nécessité de former une écriture aux lignes droites, aux lettres bien liées, au caractère net et lisible. Voilà en peu de mots tout un idéal pratique de calligraphie.

12. Franklin, La vie privée d'autrefois, Paris, Plon, 1894, p. 264.

Quant à la grammaire, Fénelon ne croit pas nécessaire de l'apprendre aux jeunes filles par règles: il suffit qu'elles s'accoutument à ne point prendre un temps pour un autre, à se servir des termes propres, à expliquer leurs pensées avec ordre et d'une manière courte et précise. Par là, elles seront préparées à enseigner un jour à leurs enfants à bien parler, sans aucune étude. Et Fénelon cite en exemple la mère des Gracques qui contribua beaucoup, par une bonne éducation, à former l'éloquence de ses enfants, qui devinrent si illustres.

Aujourd'hui encore on enseigne la grammaire en fonction de l'usage: c'est une science qui consiste à faire découvrir à l'enfant les lois du langage dans la langue parlée ou écrite pour les lui faire appliquer toutes les fois qu'il a à parler ou à écrire. La grammaire n'est donc pas un formulaire de définitions et de règles que l'élève apprend par coeur pour les réciter imperturbablement.

Fénelon borne ce que nous appellerions l'instruction scientifique de ses élèves aux quatre règles de l'arithmétique; et c'est exclusivement pour les dresser à faire des comptes qu'il les y exerce. N'en soyons pas trop étonnés; ne le serait-il pas davantage, s'il revenait au monde, de nous voir enseigner aux filles l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie, les sciences physiques et naturelles? Ne sommes-nous pas aussi éloignés d'un heureux

milieu en ces matières?

Éminemment pratique, il pousse jusqu'aux notions élémentaires de droit, en sorte que la femme éloignée de son mari ou devenue veuve puisse suivre ses intérêts: qu'elle sache la différence qu'il y a entre un testament et une donation, ce qu'est un contrat, une substitution, un partage de cohéritiers, ce que sont les biens meubles et immeubles. Mais que les femmes comprennent bien qu'elles sont incapables de s'enfoncer dans les difficultés du droit; qu'elles s'éloignent de la chicane, à laquelle elles sont très portées....

Après ces instructions, qui, d'après Fénelon, doivent tenir la première place, il permet aux filles, selon leurs loisirs et la portée de leur esprit, "la lecture des livres profanes, qui n'ont rien de dangereux pour les passions. C'est même le moyen de les dégoûter des comédies et des romans." Il suggère, avec les mêmes précautions, la lecture des ouvrages d'éloquence et de poésie, en évitant d'ébranler des imaginations trop vives. Dans ce même esprit, il défend aux filles l'étude de l'italien et de l'espagnol, où les ouvrages en renom ont pour thème presque unique la description des passions; ces études paraissent à ses yeux plus dangereuses qu'utiles et il demande qu'on y mette au moins une exacte sobriété.

En revanche, il incline bien volontiers à donner aux filles une teinture de latinité. Ce n'est pas seulement comme admirateur enthousiaste des écrivains anciens, c'est encore comme chrétien et comme prêtre catholique qu'il désire que la langue de Cicéron et de Virgile ne leur soit pas inconnue. "Car, dit-il, c'est la langue de l'Eglise; il y a un fruit et une consolation inestimable à entendre le sens des paroles de l'office divin, où l'on assiste si souvent". A ceux qui cherchent les beautés littéraires, le latin en offre de bien plus solides et de plus parfaites que l'italien et l'espagnol.

Mais le sage pédagogue n'admet le latin qu'en faveur des filles d'un jugement ferme, d'une conduite modeste, qui ne se laissent point prendre à la vaine gloire et qui ne cherchent que leur édification.

Pour celles qui ont du loisir et de la portée, non seulement il autorise les histoires grecque et romaine, alors en usage, mais il recommande l'histoire de France, qui n'avait pas place encore dans les études des jeunes gens:

Ne leur laissez pas ignorer, dit-il, l'histoire de France, qui a aussi ses beautés; mêlez celle des pays voisins, et les relations des pays éloignés, judicieusement écrites: tout cela sert à agrandir l'esprit et à élever l'âme à de grands sentiments ¹³.

Le souffle généreux de Fénelon continue à élever et à élargir l'horizon des études pour les jeunes filles. Il ne

13. Fénelon, op. cit., p. 125.

leur interdit ni la poésie, ni la musique, ni la peinture; mais il ne tolère la culture des arts qu'en raison de l'application qu'on en peut faire. Aussi ses directives s'entourent-elles de précautions fines et de réserves délicates.

" La musique, dit-il, énerve les hommes; elle rend les âmes molles et voluptueuses; les tons languissants et passionnés empoisonnent l'âme." Et Fénelon conclut sévèrement qu'il faut limiter la musique à des sujets pieux. "On ne peut abandonner ces arts que l'esprit de Dieu même a consacrés:" car les cantiques sacrés ont conservé, avant l'Ecriture, la tradition des choses divines parmi les hommes. L'Eglise console ses enfants par le chant des louanges de Dieu. Quand les jeunes filles ont de la voix et du goût pour les beautés de la musique, on leur montrera combien elles peuvent trouver de charmes dans la musique sans sortir des sujets pieux. Il serait inutile de vouloir leur faire ignorer cet art. "La défense irriterait la passion. Il vaut mieux donner un cours réglé à ce torrent que d'entreprendre de l'arrêter ¹⁴."

Fénelon préconise ensuite une heureuse corrélation entre la poésie et la musique. Les Hébreux chantaient les ouvrages poétiques de l'Ecriture; la poésie et la musique pourraient de même servir utilement à "exciter dans l'âme des sentiments vifs et sublimes pour la vertu. Une musique et une poésie chrétiennes seraient le plus grand de tous les

14. Id., ibid., p. 128.

secours pour déguster des plaisirs profanes."

Dans ses programmes, l'école moderne fait une part autrement généreuse à la musique et au chant. Cet enseignement se propose comme premier but d'apprendre aux enfants à exécuter convenablement des chants profanes et religieux adoptés à leur âge et de développer par ce moyen leur goût pour la musique, surtout la musique bien écrite.

Il fournit encore aux enfants l'occasion de se constituer dès l'école primaire un petit répertoire de nos plus belles chansons et de nos plus beaux cantiques, qu'ils pourront chanter dans la famille, à l'école, à l'église ou dans d'autres réunions sociales; il les prépare encore à faire partie de sociétés chorales, où ils rendent de précieux services soit à l'Eglise, soit à la société.

Cet enseignement combat aussi, dès l'école, la pénétration insidieuse de tous ces chants remarquables surtout par la pauvreté, le mauvais goût de leur inspiration musicale, et par la grivoiserie de leurs propos.

Plus tolérant pour le dessin et la peinture que pour la musique, Fénelon en limite néanmoins l'étude à un but utilitaire. Dans leurs travaux de tapisseries, de dentelles et de broderies, les femmes mêleront l'art à l'industrie; elles y trouveront ainsi plus de plaisir et produiront des ouvrages de beauté, si elles sont guidées par les règles du dessin et de l'art.

Fénelon établit tout son système d'éducation sur le seul fondement capable d'assurer le bonheur des familles et l'ordre de la société, sur la Religion.

L'enseignement religieux a pour fin la formation du parfait chrétien, l'incorporation des âmes au Christ par le baptême. C'est là son but transcendant et immuable.

Cet enseignement, comme tout autre, procède par étapes, assez distinctes entre elles pour qu'à chacune soit assigné un objectif spécial.

Fénelon fait d'abord arriver les enfants à l'instruction religieuse par leur goût, par leur penchant naturel pour les histoires. Les récits merveilleux et singuliers de l'Histoire Sainte découvrent aux enfants l'origine de la religion, en posent les fondements dans leur esprit, y introduisent peu à peu les vérités dogmatiques et les préceptes qu'en découlent. Quand les enfants seront un peu plus développés, il sera possible de mettre de l'ordre dans ces faits isolés et de les relier entre eux par une pensée dominante qui contribuera à la formation de la personnalité humaine et chrétienne de l'enfant. Toute l'Histoire Sainte peut être considérée comme le grand drame de l'Amour de Dieu et de la façon dont l'homme y a répondu.

De l'Histoire Sainte, le maître se reportera à l'Ecriture Sainte: "Pour mieux faire entendre les mystères,

il faut disposer les jeunes personnes à lire l'Evangile. Il faudrait les préparer de bonne heure à lire la parole de Dieu, comme on les prépare à recevoir par la communion la chair de Jésus-Christ".

L'étude de l'Histoire Sainte et de l'Evangile doit compénétrer tout l'enseignement catéchistique et contribuer, pour une part, à la formation religieuse et morale de l'enfant.

Les connaissances à communiquer sont très profondes et très étendues: présenter Dieu, ses ineffables perfections, les merveilles de son amour, montrer Jésus, le Rédempteur et Sauveur, en même temps que le modèle; initier aux mystères de son Eglise, à son corps mystique, qui, sous la garde de l'Esprit-Saint, perpétue sa mission divine sur la terre; découvrir la sagesse du Décalogue, la sublimité de la morale évangélique, des sacrements, de toute la liturgie.

Mais instruire l'enfant n'est qu'un aspect de la tâche de l'éducateur catholique. Il lui faut en plus convaincre. C'est cette "vraie persuasion" que Fénelon veut obtenir de ses élèves, et, comme il le dit lui-même, ce n'est pas en jetant un enfant dans les subtilités de la philosophie qu'on parvient à en obtenir cette vraie conviction. Il faut se borner à rendre "clair et sensible" ce qu'on lui enseigne.

Fénelon profite de la poupée même avec laquelle l'enfant joue pour lui donner les premières notions de la distinction de l'esprit et du corps, de l'immortalité de l'âme, des peines et des récompenses de l'autre vie. C'est toujours par des faits sensibles qu'il parle à leur raison naissante.

Il veut qu'on donne aux femmes comme aux hommes, sur tout ce qui concerne la religion, une instruction solide, exempte de toute superstition. Il ne faut jamais laisser mêler dans la foi ou dans les pratiques de piété rien qui ne soit tiré de l'Evangile ou autorisé par une approbation constante de l'Eglise. "Accoutumez donc les filles à n'admettre que légèrement certaines histoires sans autorité et à ne s'attacher pas à des certaines dévotions qu'un zèle indiscret introduit, sans attendre que l'Eglise les approuve".

Mais pour devenir norme vraiment effective et pratique de vie chrétienne, la vérité, acceptée comme telle par l'enfant, doit se tourner en amour. Cela ne se produit que si le maître montre dans la doctrine de l'Evangile un idéal de vie splendide, répondant aux plus ardents désirs de l'enfant; dans la personne de Jésus-Christ, le Maître infiniment sage et bon, le Guide sûr, le Modèle attrayant et entraînant. "Ce qu'il y a de principal à mettre sans cesse

devant les yeux des enfants, c'est Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre foi, le centre de toute religion et notre unique espérance¹⁵".

La volonté alors gagnée, désire se conformer à la vérité apprise, et, avec l'aide de la grâce, elle fait effort pour arriver à reproduire Jésus-Christ.

15. Id., *ibid.*, p. 83.

CHAPITRE IV

THEORIE : PRINCIPES ET METHODES D'EDUCATION.

L'instruction qui se borne à meubler l'esprit, à l'orner, à l'enrichir, toujours en lui ajoutant quelque chose qui lui reste extérieur et comme étranger, ne va pas au plus profond de l'être; elle ne fait pas appel à toutes ses énergies.

Tout autre est la méthode qui s'inspire de cette idée que l'instruction est éducation, qu'elle est un apprentissage de la pensée. Dans une matière d'enseignement, elle ne voit pas seulement des connaissances acquises à transmettre, mais une faculté de l'esprit à exercer et à fortifier: elle forme des intelligences lucides et des coeurs vaillants, des hommes et des femmes capables de bien penser et de bien agir.

C'est ainsi que Fénelon apprécie l'instruction: de toutes ses leçons si ingénieuses qu'il met à profit pour semer des connaissances utiles, il fait surtout un instrument d'éducation; ce qu'il vise à travers toutes les grâces de ses enseignements, c'est l'esprit, dont il s'efforce d'assurer la justesse et la solidité.

J u g e m e n t.--Pour atteindre ce but, il importe d'abord de cultiver le jugement de l'élève: c'est le jugement qui sert de guide dans la vie; c'est le jugement qui caractérise l'homme vraiment supérieur.

Cultiver le jugement de l'enfant, c'est l'entraîner à saisir les rapports d'une idée à une autre; c'est l'amener à affirmer que le rapport est vrai ou faux, que l'attribut convient ou ne convient pas au sujet; mais c'est surtout l'habituer à suspendre son jugement. Pour bien juger, en effet, il faut observer attentivement les idées et les faits, en considérer de près tous les détails, réfléchir pour s'apercevoir de la convenance ou de la disconvenance entre deux faits ou deux idées, se former une opinion personnelle qui échappe aux suggestions et aux illusions.

L'enfant porte des jugements sur tout ce qu'il voit, entend, ressent; être de sentiment et d'imagination, il juge vite et sans attention; il exprime au hasard toutes ses observations; il parle de tout, à tort et à travers; sa puissance de discrimination est très limitée; ses jugements, souvent précipités et erronés, sont exprimés avec une certaine spontanéité inconsciente. Il accepte d'emblée les jugements tout faits, qu'il est incapable d'apprécier. Il s'en désiste difficilement, surtout si ces jugements viennent de personnes qu'il aime ou qu'il admire.

Le traité de Fénelon renferme des conseils fort pratiques pour la formation du jugement. Les mille faits de la vie quotidienne, voilà autant d'occasions pour cultiver effectivement le jugement de l'enfant. L'éducateur lui fera comprendre qu'on l'estime davantage quand il suspend son jugement et se montre prudent dans ses observations. S'il lui arrive de juger précipitamment et sans preuve évidente, le maître doit, par des questions adroites, lui faire observer sa faute et la lui faire regretter; l'enfant s'habituera ainsi à réfléchir, à apprécier, à bien juger.

L'étude des matières de classe peut aussi aider à perfectionner le jugement. En catéchisme, on fera comprendre autant que possible les affirmations et les négations qu'on y trouve; on les appuiera sur les faits évangéliques, sur les paraboles, sur le bon sens, sur le sens intime de la conscience.

En histoire, Fénelon suggère de faire contrôler par des élèves les assertions qu'ils débitent, de leur faire juger de la valeur des hommes, des faits accomplis, de leur influence sur la vie d'un peuple.

En lecture, il veut qu'on arrête parfois l'élève pour lui faire considérer les jugements exprimés, lui en faire voir la véracité, la lui faire démontrer par ses exemples.

La culture du jugement est une oeuvre de patience, d'observation et de réflexion; peu à peu l'on forme des élèves au jugement mûri par leurs petites expériences et par l'expérience des autres.

R a i s o n n e m e n t.-- Fénelon ne manie pas la raison avec moins de sûreté ni moins de bonheur. "De toutes les qualités qu'on voit dans les enfants, dit-il, il n'y en a qu'une sur laquelle on puisse compter, c'est le bon raisonnement; il croît toujours avec eux, pourvu qu'il soit bien cultivé."

Il est nécessaire de raisonner soit par induction, soit par déduction, pour acquérir des connaissances nouvelles, pour assimiler des notions complexes. On raisonne par induction quand on remonte du particulier au général, des exemples à la règle, d'un fait à la cause qui l'explique. Par le raisonnement déductif, au contraire, on descend du général au particulier, on part des principes pour aller aux conséquences logiques, on applique les règles.

De très bonne heure l'enfant tire ses conséquences pratiques de prémisses données, mais il le fait spontanément, sans réflexion. Il généralise trop facilement et trop vite: il tire d'un seul fait ou d'une exception des conclusions hâtives, que lui inspirent son imagination et son sentiment; il part souvent de principes douteux ou faux,

qu'il a entendu énoncer autour de lui; il comprend difficilement un raisonnement tout fait et cherche rarement à prouver ce qu'il avance.

Il faut, selon Fénelon, user du raisonnement aussitôt qu'on le peut: même des enfants de quatre ans peuvent être amenés à raisonner "par des questions et des tours employés à diverses reprises". Mais ce n'est que vers l'âge de onze à douze ans que l'enfant devient capable de raisonner à l'aide de rapports logiques. Aussi, le raisonnement déductif, qui part de principes indiscutables pour bâtir la science, ne convient nullement à l'école primaire parce qu'il suppose la capacité logique de l'adulte instruit: il est le point d'aboutissement et non le point de départ de l'éducation.

Seul le raisonnement inductif convient à l'enfant: il faut partir de l'activité directe, faire découvrir les analogies entre les choses, entre les faits, conduire à la découverte de la loi. C'est là une expérience accessible et profitable au jeune écolier.

M é m o i r e.--L'éducateur moderne ne déprécie aucunement le rôle de la mémoire dans la formation de l'enfant. Sans elle, l'individu ne saurait atteindre un

développement intellectuel supérieur; il ne pourrait s'approprier la somme d'expériences nécessaires ou du moins utiles pour réussir dans la vie. L'oubli, c'est la mort de la science, de l'expérience. De même qu'il n'est point de progrès pour un peuple sans la tradition, sans la mémoire, il n'y aurait guère de progrès pour l'individu.

Après avoir remarqué que le cerveau des jeunes enfants est chaud et humide, Fénelon veut qu'on se hâte d'y écrire pendant qu'il est plastique et que les caractères s'y gravent aisément. L'émotion; la surprise de la nouveauté, aideront à produire une impression plus forte et plus durable. C'est le temps de faire dans leur mémoire un amas de bons matériaux, car "on ne doit verser dans un réservoir si petit et si précieux que des choses exquisés". Les images y demeureront toute la vie; il importe de les bien choisir.

Cette période est le moment favorable par excellence pour faire apprendre à l'enfant ses prières, les tables d'arithmétique, le vocabulaire, l'orthographe d'usage, un certain nombre de faits et de dates en histoire et en géographie.

Ici encore, Fénelon prêche la prudence et la modération: Il n'a garde d'accabler la mémoire de l'enfant sous la charge de notions et de faits, de règles gênantes, qui ne pourraient qu'étonner et appesantir son cerveau.

Il est généralement admis aujourd'hui que chez l'enfant de six à douze ans la mémoire sensorielle est beaucoup plus développée que la mémoire intellectuelle. Dans cette période, la mémoire mécanique donne son meilleur rendement; elle subit un ralentissement au moment de la puberté, pour devenir de plus en plus logique, vers la quinzième année, à cause de l'attention plus développée et de la compréhension plus profonde de l'adolescent.

On le voit, les théories de Fénelon correspondent parfaitement avec les opinions modernes sur l'éducation de la mémoire.

I m a g i n a t i o n.-- Il nous est difficile de suivre avec quelque précision la formation de l'imagerie mentale chez l'enfant, car son imagination diffère grandement de celle de l'adulte: les images visuelles de l'enfant sont beaucoup plus nombreuses; elles sont plus vives et plus intenses. Contrairement à l'adulte, l'enfant tient peu compte du réel; il est emporté par le désir de vivre dans un monde fictif, créé pour le satisfaire. Il projette ses propres sentiments dans les êtres et les choses qui l'entourent. Il joue avec une étonnante facilité tous les personnages, il incarne tous les rôles.

Si elle n'est pas contrôlée, l'imagination si vive et si capricieuse de l'enfant le conduit à tous les écarts:

c'est un coursier pris de panique qui l'entraîne dans une course échevelée. L'éducation doit savoir diriger l'imagination sans la contraindre.

Fénelon utilise à bien cette faculté si puissante, "si vive et si tendre". Il fait "venir l'imagination au secours de l'esprit," et s'efforce d'en régler le jeu. Il suit la méthode de l'Ecriture, qui frappe vivement l'imagination pour l'accoutumer à la vérité en attendant que la raison puisse s'y tourner par principes.

Il détermine avec concision les exercices qui décuplent le rendement de l'imagination: d'abord le récit de contes fantaisistes, ménagés discrètement, écoutés avec joie, puis les histoires vraies, les récits historiques qui fixent dans l'esprit des enfants toute une suite d'images précieuses. Pour y réussir, il suffit de recueillir dans ces histoires les détails qui éveillent les images les plus riantes, les plus nobles, les plus magnifiques, de les peindre au naturel, d'animer les récits de tons vifs et familiers, imitant les divers interlocuteurs, afin que les enfants s'imaginent les voir et les entendre; de leur faire représenter ensuite les personnages de ces histoires (imagination interprétative); de leur montrer, quand on le pourra, de bons tableaux, où "la variété des couleurs et la grandeur des figures au naturel" frapperont davantage leur imagination.

V o l o n t é.-- Les conquêtes de l'esprit, si transcendantes qu'elles soient, ne sauraient être profitables à l'individu et à la société que si elles sont contrebalancées par une forte culture de la volonté et un souci constant de ce qui fait le caractère. Fénelon a condensé l'objectif de toute éducation morale dans cette formule concise, "donner au caractère sa direction".

Or, pour orienter efficacement le caractère de l'enfant, le premier besoin est de le bien connaître. Pour les jansénistes, l'homme vient au monde vicieux et corrompu; le poids du péché originel l'entraîne invinciblement. Dans le système de Jean-Jacques Rousseau, l'enfant naît pur et bon; c'est la société qui le pervertit. Ni cette sombre austérité, ni cet optimisme chagrin ne répondent au sentiment de Fénelon. Il prend l'enfant tel qu'il est, tel qu'il se donne dans la franchise et la spontanéité de ses instincts mêlés de bien et de mal; l'enfant versatile et léger sur qui pèse le legs de l'hérédité et qui est déjà marqué par le milieu particulier où il a vécu; l'enfant dont la volonté est sollicitée, attirée, façonnée, gagnée par les mille séductions, bonnes ou néfastes, de la parole, du sourire, du jeu, de l'exemple, de la caresse et de la menace, de l'amour et de la crainte; l'enfant chez qui jaillissent aussi, non pas encore des idées morales ni des sentiments moraux, mais les premières velléités instables et

vacillantes du sens moral.

A côté des instincts que nous appelons bons, vont se développer dans le jeune être, avec autant de force, ceux que nous appelons mauvais. Ce sera l'oeuvre de l'éducateur d'intervenir pour défendre, dans cette lutte intime, les penchants plus délicats et plus complexes, les plus vraiment humains, contre les appétits simples, grossiers et aveugles de la nature déchue. Apprendre à l'enfant à choisir le plus difficile et le moins naturel, affranchir peu à peu sa volonté de tant de séductions extérieures et des secrètes influences du dedans, en un mot aider l'enfant à conquérir sa liberté, à devenir maître de lui-même, voilà le rôle sublime de l'éducation morale.

Dans la pratique, par quels moyens Fénelon formerait-il la personnalité de son élève pour en dégager ce type de perfection morale? Lui-même résume toute sa méthode quand il écrit: "L'éducation est une oeuvre de prévoyance, de suite et de persuasion".

Ici encore , il recommande de commencer tôt l'éducation des enfants. C'est dans le premier âge qu'il faut favoriser les plus minimes efforts vers le bien; car alors leurs passions n'étant pas éveillées, les enfants sont plus

sensibles dans leurs âmes toutes neuves aux impressions qu'ils reçoivent, plus enclins parce qu'ils n'ont pas encore beaucoup d'habitudes, à en contracter de bonnes. Si on néglige ce premier âge, dit-il, "le corps encore tendre et l'âme qui n'a encore aucune pente vers aucun objet, se plient vers le mal; il se fait en eux une espèce de second péché originel, qui est la source de mille désordres quand ils seront plus grands". En effet, les habitudes profondément inculquées dès l'enfance sont toutes-puissantes; le pli en est ineffaçable et se conserve sous les transformations de l'âge. Fénelon revient à plusieurs reprises sur cette thèse; il en dresse les conséquences chaque fois que l'occasion s'en rencontre.

Entreprise dès le berceau, l'éducation doit être soutenue pendant toute l'enfance et la jeunesse, de façon à pénétrer par le raisonnement ou le sentiment jusqu'au fond de l'esprit et du coeur. On ne gagne rien à aller au jour le jour, sans intention réfléchie.

Et de quoi s'agit-il au fond?

D'être assidu auprès des enfants, de les observer, de les mettre en confiance, de répondre nettement et de bon sens à leurs petites questions, de laisser agir leur naturel, et de les redresser avec patience lorsqu'ils se trompent ou font quelque faute ¹.

1. Fénelon, op. cit., p. 62.

Pour connaître les défauts des enfants et les corriger au besoin, il faut les mettre en liberté de découvrir leurs inclinations, les voir agir au naturel, les observer minutieusement . Pour y réussir, l'éducateur doit se montrer indulgent à ceux qui ne déguisent point leurs fautes, sans s'étonner ou s'irriter de leurs mauvaises tendances; à tout prendre, l'autorité rigoureuse sera moins efficace que la confiance et la sincérité d'une conduite ouverte, aimable, familière sans bassesse, sans feinte, sans finesse, sans mesquinerie, sans complaisance pour soi-même. Si l'enfant, qui est clairvoyant, observe qu'on se pardonne trop aisément les fautes que l'on commet, il se réfugie dans une sorte d'indulgence pour ses propres passions; il se garde et ne se laisse plus pénétrer.

De tous les attrait propres à le gagner à la simplicité et à la confiance, la gaieté est encore le meilleur et le plus nécessaire. "Faites-vous aimer d'eux, dit Fénelon; qu'ils soient libres avec vous et qu'ils ne craignent point de vous laisser voir leurs défauts." C'est lorsqu'ils y pensent le moins qu'ils se révèlent le mieux.

La contrainte d'une autorité sèche repousse les enfants en eux-mêmes et les forme à l'hypocrisie, la plus grave de tous les défauts, car, outre le mal qu'il fait par lui-même, il sert de masque aux autres défauts qui apparaissent ensuite quand il n'est plus temps de les corriger.

Après avoir examiné l'enfance avec son contingent de bonnes et de mauvaises qualités, Pénélon descend du général au particulier et trace quelques portraits remarquables par leur précision: il peint ces natures vives et sensibles, indolentes et indifférentes, trompeuses, jalouses, hypocrites, égoïstes et gourmandes. Il suit toutes les variations et tous les écarts de ces divers tempéraments et s'applique partout à faire ressortir la leçon de la faute même, en s'adressant tantôt à la raison, tantôt au sentiment: " Il faut que toutes les paroles qu'on leur dit servent à faire entendre raison et à faire aimer la vérité".

L'un des défauts les plus détestables chez les jeunes enfants est la vanité: ils s'aperçoivent qu'on les regarde avec complaisance, s'imaginent qu'on parle d'eux souvent, qu'ils sont extraordinaires et admirables. Il faut leur montrer clairement que c'est par amitié, par le besoin qu'ils ont d'être redressés, et non par admiration, qu'on est attentif à leur conduite; il faut encore prendre soin d'eux sans leur laisser voir qu'on pense beaucoup à eux, et, quand ils ont fait quelque faute ou quelque erreur, leur en inculquer, avec tact et dignité, un sentiment de modestie, et se servir de cette expérience pour les prémunir contre la présomption.

Et pour rendre plus efficace la leçon d'humilité, le maître ne craindra pas de parler des défauts qui sont visibles en lui, des fautes qui lui échappent. Il dira à

l'enfant qu'il veut lui donner l'exemple en se corrigeant de ses propres défauts. L'enfant en sera édifié et encouragé.

De toutes les peines de l'éducation, aucune ne paraît comparable aux yeux de Fénelon à celle d'élever des enfants qui manquent de sensibilité. Les naturels vifs et sensibles sont capables de terribles égarements; la passion et l'orgueil les entraînent, mais ils ont de grandes ressources et reviennent souvent de loin. Les natures indolentes échappent à toutes les sollicitations; on ne peut ni les intéresser ni les piquer d'honneur; toujours distraits, ils ne sont jamais où ils devraient être; même les corrections les laissent indifférents. En face d'un labeur si ingrat et si épineux, Fénelon déploie, pour les exciter et les intéresser, des merveilles de subtilité pédagogique; se contenter de peu, dès qu'un seul effort se manifeste; admirer les moindres succès; encourager au bien en employant l'émulation; se montrer gai et rire avec l'enfant de ses craintes, de sa timidité; lui faire apprécier les succès remportés par des enfants qui ont le même tempérament; savoir souffrir quelques fantaisies de sa part "aux dépens même des règles, pourvu qu'elles n'aillent pas à des excès dangereux."

D'autres enfants, et le nombre en est plus grand qu'on se l'imagine, sont politiques, artificieux, hypocrites et dissimulés. Indifférents pour tous, ils rapportent secrète-

ment tout à eux-mêmes, trompent leurs parents que la tendresse aveugle, cachent une volonté âpre sous les apparences d'une véritable douceur et ne manifestent leur naturel dissimulé que quand il n'est plus temps de le redresser. Le principal remède à ce défaut méprisable serait de placer les enfants dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations; si on les gêne ou si on leur donne le moindre exemple de duplicité, ils ne reviennent plus à la première simplicité. Il est vrai que Dieu seul donne la bonté de coeur, mais on peut l'exciter par des exemples de droiture, par des discours d'honneur et par le mépris des hypocrites.

Qu'on ne leur montre jamais rien de dur, de faux, de bas et d'intéressé; qu'on retranche devant eux les complimens superflus, toutes les démonstrations feintes d'amitié et toutes les fausses caresses par lesquelles on leur enseigne à payer de vaines apparences les personnes qu'ils doivent aimer ².

Le seconde partie du traité, d'une forme serrée et d'un développement plus concis, s'ouvre par un malicieux chapitre intitulé: " Remarques sur plusieurs défauts des filles". Fénelon dit qu'elles sont nées artificieuses et qu'elles savent employer tous les détours pour atteindre un but; il fait une pénétrante satire de leurs excès, de leurs ruses, de leurs colères, de leurs jalousies, de l'industrie qu'elles déploient dans leurs rivalités pour prévaloir les unes contre les autres; il les montre vaines

2. Id., *ibid.*, p. 47.

et désireuses de plaire: "Les chemins, dit-il, qui conduisent les hommes à l'autorité et à la gloire leur étant fermés, elles tâchent de se dédommager par les agréments de l'esprit et du corps". De là vient qu'elles aspirent tant aux grâces extérieures et sont si passionnées pour les ajustements. Ce faste ruine les familles et entraîne la corruption des mœurs. Fénelon veut qu'on s'applique à faire entendre aux filles combien l'honneur qui vient d'une bonne conduite et d'une vraie capacité est plus estimable que celui qu'on tire de ses habits. Après avoir posé ce fondement, il montre les règles de la modestie chrétienne, ajoutant les exemples de personnes que la vertu a rendues recommandables et de celles à qui leur immodestie a fait tort.

Fénelon n'est pas moins incisif quand il combat chez les femmes la manie du bel esprit.

Elles prennent la facilité de parler et la vivacité de l'imagination pour l'esprit; elles ne choisissent point entre leurs pensées; elles n'y mettent aucun ordre par rapport aux choses qu'elles ont à expliquer; elles sont passionnées sur presque tout ce qu'elles disent, et la passion fait parler beaucoup; cependant on ne peut espérer rien de fort bon d'une femme, si on ne la réduit à réfléchir de suite, à examiner ses pensées, à les expliquer d'une manière courte, et à savoir ensuite se taire.³

Il dépeint ensuite avec une clairvoyance méticuleuse les artifices, les dissimulations, les ruses des femmes. Mais à côté de tous ces défauts, il se hâte de placer des

3. Id., *ibid.*, p. 97.

remèdes efficaces: il recommande d'abord de faire voir aux filles l'impertinence de certaines finesses qu'elles voient pratiquer et le mépris qu'elles attirent; chaque fois qu'elles auront été artificieuses, on leur fera honte, on les privera du bien qu'elles ont voulu obtenir par des moyens contournés; mais toujours on saura compatir à leurs faiblesses pour leur donner le courage de les avouer.

Un autre moyen de les désabuser et de les instruire solidement des maximes de la vraie prudence, c'est de les dégoûter des fictions frivoles et des romans en leur donnant de l'attrait pour les histoires vraies et agréables. Fénelon interdit absolument les romans aux jeunes personnes:

Leur imagination errante tourne leur curiosité avec ardeur vers des objets dangereux; elles se rendent l'esprit visionnaire en s'accoutumant au langage magnifique des héros de ces histoires fabuleuses;..... une pauvre fille, pleine du tendre et du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures, est étonnée de ne point trouver dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces héros.....Tous ces beaux sentimens en l'air, toutes ces passions généreuses, toutes ces aventures que l'auteur du roman a inventées pour le plaisir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde et qui décident des affaires, ni avec les mécomptes qu'on trouve dans tout ce qu'on entreprend 4.

On voit que Fénelon veut parler ici de ce genre de romans dont le goût dominait dans le siècle où il a vécu, de ces romans qui représentaient le plus souvent des personnages ornés de toutes les perfections imaginaires de beauté, de grâce, de courage, d'honneur, de délicatesse et de vertu, et

dont il était en effet difficile de retrouver les modèles dans le monde et dans l'habitude de la vie.

Bien qu'il appuie la correction des défauts sur le raisonnement et le bon sens, Fénelon n'espère pas qu'on puisse toujours éviter la crainte pour la plupart des enfants; mais il ne l'emploie qu'en dernier ressort, après avoir patiemment épuisé les autres moyens; "car, dit-il, une âme menée par la crainte en est toujours plus faible".

S'il faut parfois menacer et même châtier, il veut que le châtiment soit léger et accompagné de circonstances qui excitent chez l'enfant la honte et le remords. D'abord il faut attendre le moment où l'esprit du coupable est disposé à profiter de la correction; lui-même se fait alors juge du traitement qui lui est appliqué et le châtiment ne lui profite que s'il répond au regret qu'il éprouve. De son côté, le maître ne doit pas infliger la correction dans son premier mouvement de colère; l'enfant s'apercevrait bien qu'il agit par humeur et par promptitude, et non par raison et par amitié. Pour conserver le respect de l'enfant et son autorité sur lui, il doit se posséder parfaitement dans le calme et la patience. Cette conduite exerce sur l'enfant une suggestion bienfaisante de sérénité morale; elle le rend calme et patient aussi. Dans la pratique des corrections, comme en tout temps, il ne suffit pas d'être juste, il faut être bon.

Avec l'âge, avec le développement naturel de l'intelligence, l'éducation morale en vient à faire directement appel à l'effort volontaire; la correction des défauts, dont il fut question plus haut, n'est que l'aspect négatif de la formation de la volonté.

Le maître, qui a succédé à la mère, représente pour l'enfant une autorité qui exige impérieusement. En réalité, qui doit vouloir? Le maître ou l'élève? Tous les deux. Mais la volonté du maître tend tout entière à susciter celle de l'élève. Ici se présentent deux méthodes: l'une vise à un résultat immédiat, en apparence très satisfaisant: c'est de briser la volonté de l'élève pour la mieux subordonner à l'autorité du maître et la maintenir incessamment en tutelle; l'autre poursuit un but incomparablement plus difficile: plier cette même volonté sous une loi qu'elle-même se donne et qu'elle-même respecte, pour se libérer et s'affranchir. C'est toute la différence entre l'éducation autoritaire et l'éducation libérale, celle qui a fixé le choix de Fénelon et des éducateurs contemporains.

Le but à atteindre en éducation morale, c'est le bien. Et le bien est non un acte, mais la suite des actes; ce n'est pas l'accident heureux, c'est l'état permanent; ce n'est pas le fait d'un jour, c'est celui de tous les jours. C'est la résultante d'actes innombrables dont chacun paraît insignifiant. L'habitude de la vertu est donc le

terme où viennent se consolider les actes isolés de vertu.

Fénelon commence tôt cette éducation de la volonté; il place l'enfant en face de petits devoirs faciles, mesurés à sa faiblesse. Pour en déclancher l'exécution, il met tout en oeuvre, raison et sentiments; il se montre content du moindre effort. Puis il accoutume doucement l'élève à se contrarier lui-même, à se priver de choses pour lesquelles il témoigne beaucoup d'ardeur. Ces actes de volonté, ces petites victoires fréquemment répétées assurent peu à peu la maîtrise de soi. Un moment vient où l'effort diminue considérablement: ce qui avait tant coûté ne coûte plus; il n'y a plus l'amertume du renoncement, la douleur saignante du sacrifice; il y a paix, calme et liberté, dans un sentiment d'intime satisfaction.

CHAPITRE V

PRATIQUE : APPLICATION A L'ECOLE DE SAINT-CYR.

Fénelon a eu la rare fortune de voir appliquer son système pédagogique presque sous ses yeux dans l'Ecole de Saint-Cyr. C'est pourquoi il ne convient pas de séparer l'examen des principes qu'il avait posés, de l'expérience qui en fut faite.

Il est peu d'auteurs qui aient pris à coeur la cause des femmes avec autant d'ardeur que Madame de Maintenon. Quand Fénelon réclame en leur faveur au nom de la famille, de la société et de la religion, sa réclamation trahit l'émotion généreuse d'un philosophe et d'un chrétien. Cette émotion chez Madame de Maintenon s'anime de toute la vivacité du sentiment personnel froissé.

Sa dignité souffre vraiment à la pensée que les femmes sont sacrifiées, abandonnées dans leur jeunesse, livrées sans défense au monde, aux préjugés, à l'ignorance, au plaisir. Elle n'a d'ailleurs qu'à se souvenir de sa triste enfance pour songer à donner l'éducation, l'instruction et l'affection à quelques filles pauvres et dénuées.

A la demande de Madame de Maintenon, Louis XIV fit construire en 1686 la maison royale de Saint-Louis à Saint-Cyr, une maison d'éducation pour les filles d'officiers pauvres

qui y entraient entre sept et douze ans. L'érection de Saint-Cyr fut une affaire d'état: Louvois choisit l'emplacement, Mansard dressa les plans, l'armée fournit les ouvriers. Madame de Maintenon rédigea les constitutions et se fit institutrice avec la même aisance qu'elle s'était faite^I conseillère du Roi.

De toutes les parties du royaume, de nombreuses demandes d'admission furent adressées au Roi pour les deux cent cinquante places annoncées dans l'acte de fondation. Il examina lui-même chaque demande, surtout pour les conditions de noblesse et de pauvreté. On fit subir un examen aux aspirantes dans le but de rejeter celles qui avaient quelque² défaut considérable dans le corps ou dans l'esprit.

Les deux cent cinquante élèves furent distribuées en quatre grandes classes distinguées par la couleur des rubans de la ceinture: les rouges, de sept à dix ans, les vertes, de onze à treize ans, les jaunes, de quatorze à seize ans, les bleues, de dix-sept à vingt ans. Chaque classe était divisée en bandes ou familles de huit à dix élèves. A la tête de chaque bande ou famille était une élève distinguée par sa conduite et sa raison, qui servait d'intermédiaire entre les élèves et les maîtresses. La pension était absolument gratuite.³

I. Montier, De l'Education sociale des filles, p. 15.

2. Théophile Lavallée, Histoire de la maison royale de Saint-Cyr, Paris, Furne et Cie, 1853.

3. Faguet, Madame de Maintenon institutrice, Paris, Lecène et Oudin, 1887, p. XIV.

A vingt ans, la jeune fille était renvoyée à sa famille avec son trousseau et une dot de mille livres.

L'idée première de cette glorieuse maison remonte à Madame de Maintenon, mais personne ne doutera que l'influence de Fénelon ne se soit fait sentir dans l'organisation de Saint-Cyr.

Longtemps déjà avant la fondation, Fénelon jouissait d'une véritable domination spirituelle auprès de Madame de Maintenon; elle appréciait le charme de sa parole, la discrétion de ses vertus, sa personne, sa doctrine et son savoir. Saint-Simon a merveilleusement décrit leurs premières entrevues:

Madame de Maintenon dînait de règle, une et quelquefois deux fois la semaine, à l'hôtel de Beauvillier ou de Chevreuse, en cinquième entre les deux soeurs et les deux maris, avec la clochette sur la table, pour n'avoir pas de valet avec eux et causer sans contrainte. C'était un sanctuaire qui tenait toute la cour à leurs pieds et auquel Fénelon fut admis.⁴

A Saint-Cyr aussi, il était "persona grata": il y était souvent l'invité d'honneur; il assistait à la représentation d'Esther, et il était du nombre des cinq ou six personnes qui assistaient le 22 février 1691, avec Louis XIV, le roi et la reine d'Angleterre, à la première et unique représentation d'Athalie⁵. C'est encore dans la chapelle de Saint-Cyr qu'eut lieu sa consécration épiscopale.

4. Saint-Simon, cité par Gréard, L'éducation des femmes par les femmes, Paris, 1915.

5. Louis Boutié, s.j., Fénelon, Paris, 1900, p.53.

En le rapprochant d'elle si intimement, Madame de Maintenon n'était pas moins intéressée à l'attacher aussi à la conduite de Saint-Cyr. L'importance de l'oeuvre était loin d'échapper à Fénelon, et c'est avec le dévouement le plus empressé qu'il prêtait son concours.

Doutant de ses propres lumières en matière pédagogique, elle eut d'abord recours à ses avis pour établir les constitutions de la maison; elle lui soumit aussi un canevas pour l'Esprit de l'Institut ou les Constitutions. Elle s'en félicita hautement dans la suite en disant: "Il démêle bien nettement tout ce que j'avais toujours pensé confusément ⁶."

Plusieurs fois aussi, elle l'appela à développer ses méthodes d'éducation en présence des dames assemblées. Elle savait bien que la conviction de sa parole et sa haute compétence ratifieraient les entretiens qu'elle-même donnait habituellement à ses institutrices. Elle attendait de lui, en ces occasions, la confirmation publique d'un système dont il était au fond l'initiateur.

Le principal mérite et toute la supériorité de Saint-Cyr venaient d'un choix de matières plus élaboré et de l'application de méthodes psychologiques nouvelles. Où Madame de Maintenon aurait-elle puisé l'idée de ces innovations sinon dans le texte de Fénelon?

6. Marcel Langlois, Madame de Maintenon, Paris, Plon, 1932, p. 77.

Imprimé en 1686, l'année même de l'érection de Saint-Cyr, le livre de Fénelon avait été composé d'abord en 1681. L'auteur lui-même spécifie: "J'y travaillai encore en 1684, et en laissai prendre quelques copies ⁷". Dès que le texte fut rédigé, "Madame de Maintenon fut la première à s'en emparer ⁸". Pendant deux longues années, elle put le méditer, se l'assimiler, se pénétrer de ses principes qu'elle devait, dans la suite, appliquer avec tant de sagesse.

Fénelon a donc été, à tous ces titres, l'un des fondateurs de Saint-Cyr; à vrai dire, l'école n'eut jamais d'autres méthodes, d'autres programmes d'enseignement que les siens.

En parcourant les écrits de Madame de Maintenon, ses entretiens aux dames de Saint-Cyr et sa correspondance, le lecteur demeure perplexe en constatant le peu de crédit qu'elle accorde à Fénelon; sa plume hésite à tracer son nom. D'où vient, après un si grand empressement, cet oubli délibéré de la part de Madame de Maintenon?

Après avoir été à l'origine "le conseil le plus recherché de Saint-Cyr", Fénelon s'en trouva, malgré lui, de plus en plus écarté, même avant que la querelle du quiétisme eût pour

7. Abbé Fleury, op. cit., préface.

8. H. C. Barnard, Madame de Maintenon and Saint-Cyr, Londres, 1934, p. 89.

toujours ruiné sa faveur. Les motifs réels d'un revirement aussi soudain ont échappé à la pénétration des biographes: peut-être s'agissait-il d'un conflit d'autorité ou d'un amour-propre blessé.

Une grande partie des maîtresses et des filles de Saint-Cyr ne voyaient plus que par Fénelon. Madame de Maintenon perçut nettement que c'en était fait de son autorité de supérieure; elle prit donc un parti extrême ⁹.

Fénelon d'ailleurs l'avait froissée profondément: la digne fondatrice l'avait souvent prié de lui parler de ses défauts. Il lui écrivit en réponse une lettre d'un intérêt supérieur et singulièrement piquant, où il établit ses qualités et surtout ses défauts: "on ajoute aussi, et selon toute apparence, avec vérité, que vous êtes sèche et sévère; qu'il n'est pas permis avec vous d'avoir des défauts, et qu'étant dure à vous-même, vous l'êtes aussi pour les autres;.... que le moi est une idole que vous n'avez pas brisée."¹⁰ ".....

Il n'est pas étonnant que certains auteurs aient attribué à l'orgueil froissé le silence de Madame de Maintenon. On peut croire en effet qu'en appelant la lumière sur ses défauts, elle eût aimé à en voir un peu plus amortir l'éclat. Fénelon avait-il oublié ce qu'il écrivait un jour au duc de Chevreuse, "qu'une vérité qu'on nous dit nous fait

9. Gonzague Truc, La vie de Madame de Maintenon, Paris, Gallimand, 1929, p. 167.

10. Fénelon, cité par Gréard, L'éducation des femmes par les femmes, p.64.

plus de peine que cent que nous nous dirions à nous-mêmes?"

Le sentiment d'une certaine humiliation et la crainte de toute subordination concoururent, semble-t-il, à la détourner de Fénelon et la portèrent à lui refuser dans ses écrits le crédit qui lui revenait en toute équité.

Quelle que soit la valeur objective de ces opinions, la ressemblance demeure frappante entre le Traité de Fénelon et les Entretiens de Madame de Maintenon.

Mais ce qui importe ici avant tout, c'est de juger les principes de Fénelon dans leur application concrète et pratique, à l'Ecole de Saint-Cyr.

La préoccupation la plus constante de Fénelon fut d'approprier l'éducation aux besoins des circonstances. La destinée qu'il prévoyait dans ses conseils pour les filles était celle-là même à laquelle Madame de Maintenon préparait ses élèves: c'étaient les mêmes perspectives d'existence provinciale, les mêmes tableaux d'activité extérieure, le même sens des nécessités de la vie.

Les filles de Saint-Cyr étaient nées demoiselles, mais demoiselles pauvres. Dans leur famille, qui les attendait? Un père ou une mère veufs, infirmes, d'humeur bizarre peut-être, chargés d'enfants qu'elles auraient à servir, faisaient le marché, la cuisine et le reste. Même avec la dot

du roi, que pouvaient-elles espérer? La main d'un petit gentilhomme et l'obscurité d'un établissement en province, au fond de quelque campagne, dans un petit domaine, avec quelques poules, une vache, des dindons, et des dindons pas pour toutes encore: "Heureuses les dindonnières!" se plaisait à leur répéter la fondatrice ¹¹.

Se renfermer dans les bornes de sa condition, telle était la pensée de Fénelon; faire la guerre à toutes les illusions, armer les coeurs de pensées graves et de devoirs courageux, voilà toute la pensée de Madame de Maintenon sur l'éducation. Elle craignait l'illusion qui peut venir de l'instruction même: au début, la direction des études beaucoup trop tournée vers l'agrément et le bel esprit, les représentations d'Esther et d'Athalie, les applaudissements de la cour, avaient gonflé le coeur des élèves et développé le goût des succès mondains. Madame de Maintenon désabusée revint énergiquement en arrière, jusqu'aux règles du couvent.

I n s t r u c t i o n.-- L'auteur du traité de l'Education des filles exigeait, dans son programme d'études, avec la religion, les éléments de la grammaire, des

11. Fagvet, Madame de Maintenon, Entretiens sur le mariage, Paris, 1887, p. 148.

notions d'arithmétique et d'histoire, les principes de l'économie domestique, les éléments du droit, la poésie, la musique, la peinture et même le latin.

Sauf le latin et la peinture, toutes les matières recommandées par Fénelon faisaient partie de l'enseignement de Saint-Cyr.

On enseignait la grammaire dans ses principes essentiels; aux demoiselles, dont l'orthographe n'était pas très sûre, Madame de Maintenon renvoyait corrigées de sa main les lettres qu'elles lui avaient adressées.

Elle voulait qu'on "lût quelquefois dans la mythologie et l'antiquité", que "l'on connût les princes de sa nation, pour ne pas confondre un empereur romain avec un empereur de la Chine ou du Japon, et distinguer un roi d'Espagne ou d'Angleterre d'avec un roi de Perse ou de Siam".¹²

La religion absorbait le plus grand nombre de leçons, et l'enseignement était surtout moral.

Si réduite que nous paraisse la culture intellectuelle offerte aux élèves de Saint-Cyr, elle était encore infiniment supérieure en largeur et en étendue à celui de tous les couvents du 17^e siècle, ainsi que l'affirme Platteau dans son beau livre, La femme dans la société.¹³

12. Madame de Maintenon, cité par Gréard, op. cit., p. 130.

13. Platteau, La femme dans la société, Paris, Casterman, p. 156.

Ce qu'il y eut de plus curieux peut-être et de plus nouveau pour le temps dans l'organisation de Saint-Cyr, ce fut le côté pratique des exercices utiles.

On exerçait les élèves aux travaux du ménage, on faisait de la couture utile et variée; à tour de rôle, chacune passait par les travaux de l'infirmerie, de l'apothicaire, de la lingerie, du dortoir, du réfectoire, de la cuisine, et le bonhomme Chrysale aurait pris plaisir à goûter leurs menus.

Orientation nouvelle encore, aube charmante de ce que nous appelons puériculture, ce soin des petites confiées aux grandes, qui les habillaient, les lavaient, les peignaient. Ainsi les grandes demoiselles étaient façonnées aux soins de la tendresse maternelle.¹⁴

Toute cette organisation se rattachait dans l'esprit de Madame de Maintenon à la nécessité d'approprier l'éducation aux besoins et aux circonstances. Elle avait en cela parfaitement entendu Fénelon.

E d u c a t i o n.-- Si Madame de Maintenon appréciait l'instruction, elle savait, comme son maître, la subordonner à l'éducation. En exposant ses vues et en dictant ses volontés sur Saint-Cyr, c'était le même idéal qu'elle embrassait; dans l'éducation des filles, elle voyait "de quoi

14. Faguet, op. cit., p. XLIV.

renouveler par tout le royaume la perfection du christianisme".

Elle avait une très grande confiance dans la raison de l'enfant; elle voulait qu'on parlât à une petite fille de sept ans aussi raisonnablement qu'à une grande personne, sans contes, sans puérilités, sans enfantillage. "Il n'y a que les moyens raisonnables qui réussissent ¹⁵", se plaisait-elle à redire à ses institutrices.

Elle était convaincue qu'il n'y a encore rien de tel que le bon sens dans la vie, mais un bon sens qui connaît ses propres limites et qui obéit aux lois tracées.

L'obéissance qu'elle recommandait n'était point bâtie sur un raisonnement ou une enquête curieuse, mais sur le sens chrétien et la docilité. "Vous ne serez véritablement raisonnable, disait-elle, qu'autant que vous serez à Dieu ¹⁶."

En somme, ce qu'elle voulait apprendre aux filles, c'était, pour employer le jargon de nos jours, le sérieux de la vie. Sa maxime favorite était: "Il faut rendre les femmes capables de soutenir tout le bien et tout le mal qu'il plaira à Dieu de leur envoyer".

15. Madame de Maintenon, Correspondance générale, Paris, Charpentier, 1865, tome II, p. 354.

16. Faguet, op, cit., p. 36

Voilà l'éducation et les mœurs qui firent de Saint-Cyr "le coeur de la France " : c'était une institution unique, une école modèle, un foyer brillant dans le rayonnement du Roi Soleil. On considérait comme un grand honneur d'y être admise ; les nobles les plus fortunés auraient souhaité y placer leurs filles. Des religieuses de toutes les communautés enseignantes y passaient en tournées d'observation, afin d'établir dans leurs couvents l'esprit de Saint-Cyr.¹⁷ Dans tout le royaume de France, on demandait ses élèves pour fonder des établissements nouveaux sur le plan de la maison mère ou pour réformer ceux qui existaient.

Théophile Lavalée, qui semble avoir porté un jugement impartial sur la vie et les oeuvres de Madame de Maintenon, écrit dans son Histoire de la Maison royale de Saint-Cyr : "L'éducation donnée à Saint-Cyr touchait à la perfection ; elle était le chef-d'oeuvre de la réflexion et de l'expérience¹⁸."

Aussi, sur les trois mille demoiselles qui y furent élevées pendant cent ans et qui se dispersèrent dans toute la France pour y embrasser les états les plus différents, toutes, affirme le même historien, firent l'édification et l'honneur de l'Eglise et du pays.¹⁹ C'est le plus grand éloge qu'on puisse faire de l'éducation donnée dans cet établissement.

18. Théophile Lavalée, Histoire de la Maison Royale de Saint-Cyr, Paris, Furne et Cie, 1853, p. 150.

19. Id., *ibid.*, p. 251.

Quelle gloire pour la fondatrice! Quelle confirmation apportée aux enseignements de Fénelon!

Après cent ans d'existence, l'oeuvre tombait sous les coups de la Révolution, mais elle tombait intacte, après avoir subi, sans en être ébranlée, tous les assauts d'opinion du dix-huitième siècle!

BIBLIOGRAPHIE

Barnard, H.C., Madame de Maintenon and Saint-Cyr, London, Black Ltd., 1934.

Bizos, Fénelon éducateur, Paris, Lecène et Oudin, 1887.

Bonnefroy, A., Les carrières féminines, Paris, Fayard et Cie.

Bossuat, Le Moyen-Age, Paris, de Gigord, 1931.

Boutié, Louis, S.J., Fénelon, Paris, Retaux, 1900.

Cagnac, Moïse, Fénelon, Etudes critiques, Paris, de Gigord, 1910.

Calvet, J., Histoire de la littérature française, tome V, Paris, de Gigord, 1938.

Cherel, Albert, Histoire de la littérature française, tome VI, Paris, de Gigord, 1933.

Chéruel et Régnier, Mémoires de Saint-Simon, Paris, Hachette, 1887.

de Beausset, Cardinal, Histoire de Fénelon, 1827.

de Changy, Pierre, Institution de la femme chrétienne, Havre, 1891.

Deherme, Georges, Le pouvoir social de la femme, Paris, Perrin et Cie, 1914.

Duruy, V., Histoire de la littérature grecque, Paris, Brodard, 1850.

Faguet, Emile, Madame de Maintenon institutrice, Paris, Lecène et Oudin, 1887.

Fénelon, Traité de l'Education des filles, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1885.

Fleury, abbé Claude, Du choix et de la méthode des études, Paris, Aubouin Emery et Clousier, 1686.

Franklin, La vie privée d'autrefois, Paris, Plon, 1894.

Gréard, Octave, L'éducation des femmes par les femmes, Paris, Hachette, 8^e édition, 1915.

Hermans, Francis, Histoire doctrinale de l'humanisme chrétien, Fénelon, Paris, Casterman, 1948.

Janet, Paul, Fénelon, Collection des Grands Ecrivains, 1892.

Lagrange, Mgr F., Lettres choisies de Saint Jérôme, Paris, de Gigord, 7^e édition, 1921.

Lampérière, Madame Anna, Le rôle social de la femme, Paris, Alcan, 1898.

Lamy, Etienne, La femme de demain, Paris, Perrin et Cie, 1924.

Langlois, Marcel, Madame de Maintenon, Paris, Plon, 1932.

_____, Pages nouvelles de Fénelon, Paris, Plon, 1934.

Lavallée, Théophile, Correspondance générale de Madame de Maintenon, 4 volumes, Paris, Charpentier, 1865.

_____, Histoire de la Maison Royale de Saint-Cyr, Paris, Furne et Cie, 1853.

Lemaître, Jules, Fénelon, Paris, 1910.

Lombroso, Gina, La femme dans la société actuelle, Paris, Payot, 1929.

Marchef-Girard, Les femmes, leur passé, leur présent, leur avenir, Paris, Chappe, 1860.

Montier, De l'éducation sociale des filles, Paris.

Morçay, Raoul, Histoire de la littérature française, Paris, de Gigord, 1933.

Navarre, Philippe de, Des IIII Tenz d'age d'ome, Paris, Didot, 1888.

O'Cagne, Maurice, Hommes et choses de science, Paris, Vuibert, 1930.

Platteau, Georges, La femme dans la société, Paris, Casterman.

Romier, Lucien, Promotion de la femme, Paris, Hachette, 1930.

Roussy, Dr B., Education domestique de la femme, Paris, Delagrave, 1914.

Saffroy et Noel, Les écrivains pédagogiques de l'Antiquité, Paris, Delagrave, 1946.

Savard, C., Pages choisies de pédagogie contemporaine, Paris, Delagrave, 1946.

Sécher, Joseph, L'Antiquité, Paris, Beauchesne, 1938.

Simon, Jules et Gustave, La femme du 20^e siècle, Paris, Lévy, 1892.

Stenberghe-Engeringh, La femme catholique dans le monde contemporain, Paris, Plon, 1939.

Truc, Gonzague, La vie de Madame de Maintenon, Paris, Gallimard, 1929.

Vinette, Roland, Pédagogie générale, Montréal, Le Centre de psychologie et de pédagogie, 1948.

Yver, Colette, L'Eglise et la femme, Paris, Editions Spes, 1954.